

Cahier de Presse

Cahier de Presse : [Le Devoir](#) [La Presse](#) [Le Soleil](#) [Voir](#)

[Le Devoir](#) - 9 février 1999 [Littoral](#)
[La Presse](#) - 3 février 1999 [Hamlet](#)
[Le Devoir](#) - 14 décembre 1998 [Littoral](#)
[La Presse](#) - 30 novembre 1998 [L'Organe](#)
[Le Devoir](#) - 28 novembre 1998 [Littoral](#)
[Le Soleil](#) - 26 novembre 1998 «[Littoral](#)»
[Le Soleil](#) - 21 novembre 1998 [Littoral](#)
[La Presse](#) - 16 novembre 1998 [Littoral](#)
[Voir](#) - 28 mai 1998 [Willy Protogoras enfermé dans les toilettes](#)
[Voir](#) - 7 mai 1998 [Le Chant du dire-dire](#)
[Le Devoir](#) - 6 mai 1998 [Le Chant du dire-dire](#)
[Voir](#) - 23 avril 1998 [Le Chant du dire-dire](#)
[Voir](#) - 15 janvier 1998 [Le Chant du dire-dire](#)
[Voir](#) - 12 juin 1997 [Littoral](#)
[La Presse](#) - 6 juin 1997 [Littoral](#)
[Le Soleil](#) - 6 juin 1997 [Littoral](#)
[Le Devoir](#) - 4 juin 1997 [Littoral](#)
[Le Devoir](#) - 6 mai 1997 [Le Chant du dire-dire](#)
[Le Devoir](#) - Jeudi, 20 mars 1997 [Le chœur en miettes](#)
[La Presse](#) - 11 décembre 1996 [Le Bain des raines](#)
[Voir](#) - 21 novembre 1996 [Cosmos](#)
[La Presse](#) - 17 novembre 1996 [Cosmos](#)
[Le Soleil](#) - Samedi, 16 novembre 1996 [Cosmos](#)
[Voir](#) - 31 octobre 1996 [Cosmos](#)
[Le Soleil](#) - Lundi, 22 juillet 1996 [comédiens de la relève](#)
[La Presse](#) - Mercredi, 13 mars 1996 [Cosmos](#)

Le Devoir - Mardi, 9 février 1999

Littoral en Avignon

Baillargeon, Stéphane

La pièce de Wajdi Mouawad officiellement invitée au festival

CENTRE GÉOGRAPHIQUE: France; Québec

La pièce Littoral, de Wajdi Mouawad, a été officiellement invitée à participer au prochain Festival d'Avignon, un des plus prestigieux festival de théâtre du monde.

Cette invitation a été annoncée par le comédien Gilles Renaud, dimanche soir, en pleine Soirée des Masques. Ironiquement, le gala de l'Académie québécoise du théâtre n'a accordé aucune récompense à la jeune coqueluche des planches. Mouawad, touche-à-tout du théâtre, qui écrit, dirige, traduit et joue, était notamment en nomination à deux reprises pour le prix de la mise en scène de la saison 1997-98 (pour *Trainspotting*, montée au Quat'Sous, et pour *OEdipe roi*, dirigée au TDP).

Avignon comme consolation, donc, on voit pire. Littoral sera présentée du 22 au 29 juillet, dans la cour intérieure du Cloître des Célestins. Toute la distribution originale sera de la fête. «Nous faisons partie de la programmation

officielle: on ne rentre pas par la porte d'en arrière», dit fièrement Lucie Janvier, directrice administrative du Théâtre Ô Parleur, la compagnie de Wajdi Mouawad et d'Isabelle Leblanc, fondée au début de la décennie et à l'origine du projet. À la connaissance de Mme Janvier, Littoral est la seule production québécoise invitée cette année à Avignon. Rappelons que, il y a deux ans, le metteur en scène Denis Marleau recevait l'honneur enviable d'inaugurer le festival en montant Nathan le Sage, de Lessing, dans la cour des Papes.

En fait, l'invitation faite à Littoral semble s'inscrire dans la suite logique d'un vrai petit conte de fée théâtral: la pièce a été montée par une bande d'amis avec un minuscule budget, elle a frappé un bon coup dès sa sortie, puis a été encensée l'automne dernier au Québec et à Rome, en Belgique comme en France. C'est là que le directeur du Festival d'Avignon, Bernard Faivre d'Arcier, en a entendu parler. Il a rencontré Wajdi Mouawad en France, il y a deux semaines. La fleur officielle a suivi.

Et ça va continuer: après le festival, **la troupe va retourner en Europe pour une nouvelle tournée: une quinzaine au théâtre Malakoff, en banlieue de Paris, une autre série de représentations à Strasbourg, puis des arrêts dans une vingtaine de villes de France, de la Corse à la Bretagne. La pièce connaîtra là-bas sa centième représentation, phénomène rare dans le théâtre québécois pour adultes.** Le comédien Gilles Renaud, l'aîné de la troupe, ne fera cependant pas partie de ce nouveau périple. Mais les autres devraient y être, Daniel Boutin, Manon Brunelle, **Pascal Contamine**, Claude Despins, Steve Laplante, Isabelle Leblanc, Miro et le musicien Mathieu Farhoud-Dionne.

Littoral est une sorte de road-theater métaphysique. Écrite et dirigée par Mouawad, la pièce raconte l'histoire de l'orphelin Wilfrid. Sa mère est morte en couche. Son père l'a abandonné à sa naissance. En pleine nuit, alors qu'il est en pleins ébats, il apprend la mort de ce père inconnu, dont le cadavre est rejeté par ses proches. Wilfrid entreprend alors un long voyage avec la dépouille paternelle pour aller l'enterrer dans son pays natal, un de ces coins du monde ravagés par la guerre, enferrés dans le meurtre et le sang.

La production elle-même est une belle aventure. Littoral a vu le jour autour d'une équipe d'amis dans la jeune trentaine, est même le produit de leurs échanges sur «les angoisses de leur génération», qui sont celles de toutes, l'amour, la vie, la mort - mais dans ce cas, de la mort des êtres chers et proches, on l'aura compris. La production a été réalisée avec 8000 \$, exactement le montant de la minuscule subvention obtenue pour ce faire. «Si on m'avait donné dix ou cent fois plus, j'aurais réalisé exactement la même chose», répète pourtant Wajdi Mouawad en entrevue.

Le public comme les spécialistes ont adoré, avant les programmeurs d'Avignon. La critique du Devoir a jugé que cette production plantait «une balise dans le champ de la dramaturgie québécoise». «Mouawad est un formidable conteur d'histoires et ses acteurs nous tiennent en haleine», ajoutait Solange Lévesque.

Littoral a joué à guichets fermés (à double tour) à la Licorne, à Montréal, l'automne dernier. La compagnie Ô Parleur est en négociation pour de nouvelles représentations au Québec, au printemps 2000. La possibilité d'une traduction en anglais est également à l'étude.

La Presse - Mercredi, 3 février 1999

Un Hamlet pour lequel on a cassé trop d'oeufs
Bernatchez, Raymond

HAMLET est aussi interprétée par Louise Marleau, Benoit Gouin, Jules Philip, Bernard Meney, Charles Préfontaine, Gilbert Turp, François Longpré, Cédric Noël, Sébastien Ricard, **Pascal Contamine**, Pierre Gendron et Geneviève Cocke. Danièle Lévesque a conçu le décor. Les éclairages sont de Michel Beaulieu et la musique de Michel Smith. Pour réservations: (514) 844-1793.

Le Devoir - Lundi, 14 décembre 1998

Une balise dans la dramaturgie québécoise Lévesque, Solange

Littoral

Texte: Wadji Mouawad. Idée originale: Wadji Mouawad et Isabelle Leblanc. Mise en scène: Wadji Mouawad, assisté de Michèle Laliberté. Scénographie et costumes: Charlotte Rouleau, assistée de Magalie Amyot. Éclairage: Michel Beaulieu. Musique originale en direct: Mathieu Farhoud-Dionne. Avec David Boutin, Manon Brunelle, **Pascal Contamine**, Claude Despins, Steve Laplante, Isabelle Leblanc, Miro et Gilles Renaud. Une production du Théâtre Ô Parleur présentée à La Licorne jusqu'au 19 décembre 1998.

Fécondée par diverses paroles d'auteurs, cette pièce foisonnante de Wajdi Mouawad fraye un chemin d'espoir à travers la grisaille et le pessimisme qui teintent cette fin de siècle. Il y est question de mort et de deuil, de guerre et de pertes, mais au delà de toutes ces douleurs éclate la grande joie de la rencontre et du rassemblement. Habilement découpée, cette saga dure presque quatre heures mais ne paraît pas longue car, comme le violon de Simone (Isabelle Leblanc), un personnage qui joue un rôle clé dans le succès de l'entreprise de Wilfrid, ses dialogues sonnent toujours juste.

Willy Protogoras enfermé dans les toilettes montrait un adolescent en butte au groupe formé par sa famille et ses voisins. Dans Littoral, Willy est devenu Wilfrid (Steve Laplante), un jeune homme de 20 ans dont la quête est de renouer avec le groupe en retrouvant ses origines. Un soir qu'il est en train de faire l'amour avec sa blonde, le téléphone sonne: son père (Gilles Renaud, très fort, qui m'a fait penser à Gunther Lamprecht) vient de mourir. Il faut reconnaître le corps. Poursuivi par ses peurs et ses angoisses, Wilfrid convoque, pour se donner du courage, un chevalier du roi Arthur, héros de ses lectures d'enfant, qui viendra le défendre au besoin, armé d'une épée-jouet.

Comme on le voit, Mouawad jongle avec les conventions du théâtre, mêle aux dialogues les artifices du conte et du merveilleux, emprunte à la tragédie grecque, au cinéma et à la bande dessinée. Wilfrid partira avec le cadavre de son père pour aller l'enterrer dans son village d'origine, de l'autre côté de l'océan, dans un pays dévasté par la guerre (le Liban, où l'auteur est né). Coquettement vêtu d'un complet blanc, le mort parle, donne son avis et commente les situations! Tout cela pourrait s'avérer macabre et triste; ça ne l'est pas du tout! Au contraire, c'est même souvent très drôle, toujours axé sur la vie.

Pendant plusieurs jours, Wilfrid traîne sur son dos le cadavre de son père qui se décompose peu à peu. Pendant son voyage, il fait la rencontre de sa mère morte à sa naissance et d'étrangers qui, eux aussi, ont perdu un parent et deviendront pour lui des compagnons qui l'aideront à trouver un lieu de sépulture pour son père. À travers cette tentative commune de faire un deuil, tous réparent ensemble symboliquement les blessures du passé. Dans une ultime scène bouleversante, c'est à la mer qu'ils confieront le corps du père (que d'allitérations suggestives!) après y avoir attaché les bottins contenant tous les noms des habitants du village que Joséphine (Manon Brunelle), conservatrice de la mémoire, a notés pour qu'ils ne soient pas perdus à jamais et dont le père deviendra le gardien éternel.

Mouawad est un formidable conteur d'histoires et ses acteurs nous tiennent en haleine. Sa mise en scène ne compte sur aucun décor, si ce n'est une toile écrue en fond de scène. Aucun accessoire compliqué non plus; quelques chaises, des bouts de chiffon, des sacs et des seaux suffisent à créer des lieux et des situations qui jouent habilement avec l'imaginaire du spectateur. Celui-ci est d'ailleurs constamment épaulé, dans l'effort qui lui est demandé, par la musique de Mathieu Farhoud-Dionne. Aux péripéties des personnages, cet homme-orchestre offre un contrepoint remarquable.

Ce spectacle plante une balise dans le champ de la dramaturgie québécoise.

Puisque nous parlons de textes, je vous recommande chaleureusement la lecture du No 2 de L'Organe, publié par le Nouveau Théâtre Expérimental.

Vendue 3 \$ l'unité, cette publication brochée, format «poche d'anorak», contient des réflexions d'Alexis Martin, Claudine Raymond, Diane Dubeau, François Archambault, Gary Boudreault, Lorraine Pintal, Louise Bombardier, Lük Fleury, Marie Brassard, **Pascal Contamine** et compagnie, relatives à l'activité théâtrale.

Le théâtre commenté par des gens qui le vivent, très modestement pour la plupart d'entre-eux, voilà qui est en effet plus passionnant pour le lecteur que le théâtre tel que perçu par un «analyste» de l'extérieur. L'un de ceux-ci, que Claudine Raymond n'a pas nommément exposé à la vindicte populaire, en prend particulièrement pour son rhume. Parlant de lui, Claudine Raymond écrit: «J'ai regardé dans le cahier des réservations et j'ai vu le nom d'un critique qui a la réputation d'éreinter une pièce avant même de l'avoir vue. Je l'imagine un soir de pluie, comme ce soir, où il part de son for intérieur douillet, la mauvaise foi en bandoulière et le désir pré-orgasmique de fieller sur quelque chose dans sa chronique du lendemain... Le lendemain, il fera son beurre sur le dos des artistes qui ne font pas du théâtre comme lui croit qu'il doit se faire.»

Si c'est votre humble serviteur que vous aviez à l'esprit en rédigeant ces lignes, Mme Raymond, auriez-vous l'obligeance d'établir un contact téléphonique pour lui (pratique troisième personne) avec le bon Dr Jack Kevorkian?

Le Devoir - Samedi, 28 novembre 1998
Rivage à l'abandon
Baillargeon, Stéphane

CENTRE D'INTÉRÊT: Théâtre québécois et canadien-français; Acteurs, dramaturges, etc.

La jeune bande du Théâtre Ô Parleur reprend Littoral, de Wajdi Mouawad, à La Licorne. La pièce, lancée au Festival de théâtre des Amériques, l'année dernière, arrive d'une tournée en Europe où a parfaitement été saisi son propos: «c'est aussi l'histoire d'une révolte, dit le dramaturge-metteur en scène, l'histoire d'une colère, d'une jeunesse qui reproche à ses aînés de ne pas lui avoir transmis le sens et la mémoire nécessaires à la vie.»

Minuit. Et Wajdi Mouawad est seul, à Bruxelles, dans sa chambre d'hôtel. Il attend mon appel et il lit. Et il lit quoi le chrétien croyant, passionné par la quête du sens, la mythologie et la spiritualité? Il lit quoi, le metteur en scène d'OEdipe roi, l'adaptateur de Quichotte? La Bible? Sophocle? Un obscur romancier suédois, suicidaire et protestant, perclus de remords et de contrition? Hé bien non. Nenni. Le Wajdi lit Fondation, le classique de la science-fiction, de l'Américain Asimov.

«C'est pour le travail», explique-t-il, sans évidemment s'excuser, puisqu'il n'a pas à le faire. L'hiver prochain, il travaillera à une adaptation scénique de ce maître-ouvrage avec des étudiants de l'UQAM. «On va essayer de voir si c'est possible de faire de la science-fiction à la scène, ce qui n'est pas simple avec la concurrence du cinéma, de la télé, de la bédé même. Mais là, je suis trop accroché dans le roman et l'histoire me happe trop...»

Le jour, à Bruxelles, Mouawad est pourtant forcé de délaissier ses délires futuristes et cybergalactiques pour retomber de plain-pied dans la création contemporaine. En fait, dans deux pièces: Alphonse, une de ses oeuvres pour jeunes publics, qu'il défend lui-même sur les planches; et puis Disco Pigs, une pièce de l'Irlandais Enda Walsh qu'il met en scène pour un petit théâtre belge. La pièce, créée en 1996 et montrée cette année au World Stage Festival de Toronto, trace un portrait de la génération Z -, comme dans zone, zéro et «fuck ze world» - en racontant la nuit de dérive, dans Pork City, de deux jeunes nés le même jour, dans le même hôpital. Un portrait de paumés de plus, pourrait-on dire, si ce n'était du style étonnant de l'auteur, qui fait dialoguer ses deux protagonistes dans une langue inventée, à base de bébé-lala, de slang anglais et de patois irlandais. Et bonjour/Good morning les défis de traduction, que Mouawad a lui-même relevés.

Il est donc là-bas, Mouawad. Et il lit et il bosse. Mais il est aussi un peu ici, puisque sa pièce Littoral, sa fable à odeur antigonienne, reprend l'affiche cette semaine au théâtre la Licorne, à Montréal. **Littoral a été créée par le**

Théâtre Ô parleur, il y a deux ans, au Festival de théâtre des Amériques, puis repris en tournée, au Québec, pour environ 35 représentations.

Aujourd'hui, papa est mort

«C'est un vrai miracle, parce que la production a vu le jour avec 8000 \$», dit Mouawad, qui précise que depuis le temps, malgré le succès, la facture très «théâtre du pauvre», extrêmement dénudée, est demeurée la même. «Si on m'avait donné dix ou cent fois plus, j'aurais réalisé exactement la même chose: pour moi, c'était fondamental de penser l'espace scénique comme la tête du spectateur. Et cette tête, au début du spectacle, doit être plutôt vierge. Le spectateur ne sait pas ce qu'il vient voir, il ne connaît rien de l'histoire qu'on va lui raconter, ni comment on va la raconter. Et puis, petit à petit, on s'installe dans certains lieux en les décrivant. On joue sur les conventions et ça nous permet de changer rapidement de temps et d'espace, de passer d'un continent à l'autre par exemple. Mais ça nous permet aussi de mettre de l'avant la parole.» Ce qui était d'ailleurs un des premiers objectifs aux origines de cette compagnie au nom... parlant.

Littoral parle de l'orphelin Wilfrid. Sa mère est morte en couche et son père l'a abandonné à sa naissance. En pleine nuit, alors qu'il est en pleins ébats, il apprend la mort de ce père inconnu, dont le cadavre est rejeté par ses proches. Wilfrid entreprend donc un long périple avec la dépouille paternelle pour aller l'enterrer dans son pays natal, un de ces coins du monde ravagés par la guerre, enferrés dans le meurtre et le sang.

Cette histoire est née des échanges de paroles et d'idées des comédiens d'environ 30 ans, autour d'une table. La conversation a porté pendant deux semaines sur les angoisses de leur génération. Trois grandes peurs ont ainsi été identifiées: l'amour, la vie et la mort. «Mais pas tant notre mort, que celle de nos parents, des gens que l'on aime ou qui nous ont formés», dit celui qui a finalement proposé cette histoire, ce texte, ces paroles et ces idées à ses amis de création.

«Au bout du compte, la conclusion portait sur une évidence: il est important de donner un sens au monde. L'histoire de Wilfrid, c'est l'histoire d'une quête. Et c'est aussi l'histoire d'une révolte, d'une colère, d'une jeunesse qui reproche à ses aînés de ne pas lui avoir transmis le sens et la mémoire nécessaires à la vie des humains.»

Le père, le fils et le Saint-Esprit

Une révolte contre l'abandon, contre le rivage à l'abandon, quoi. Cet aspect a d'ailleurs immédiatement été saisi en Europe, d'où la bande d'une douzaine de comédiens rentre tout juste d'une tournée qui les a conduits à Bruxelles, Limoges, Chambéry et même vers Rome. Une autre est en préparation pour l'automne prochain. «Et je dirais que c'est grâce à ce point-là, juge le metteur en scène. Au Québec, les spectateurs accordent beaucoup d'importance à la relation père-fils, à l'histoire disons privée de cette pièce. En Europe par contre, la lecture est immédiatement politique et historique.»

Le metteur en scène favorise évidemment cette lecture européenne, pleine d'esprit, de communion et de mémoire. En même temps, il est impossible de ne pas établir des parallèles entre l'histoire de Wilfrid et la sienne propre. Wajdi Mouawad est arrivé au Québec à neuf ans alors que son Liban natal était plongé dans une guerre fratricide. Souhaiterait-il maintenant traîner ses amis et sa création jusque là-bas? «J'y pense presque tous les jours. Je ne veux pas dire que j'ai vraiment envie d'aller jouer Littoral au Liban. Mais je suis obnubilé par la question du Liban. Moi, je suis parti. D'autres sont restés. Et quand on se retrouve face à face, nous avons beaucoup de difficulté à nous parler. Pas parce qu'on ne veut pas, mais parce qu'on ne peut pas. Moi, je me vois très mal aller dire ce qu'est la guerre à ces Libanais de mon âge qui l'ont vécue.»

La grande leçon éthique et politique de Fondation, d'Asimov, affirme que «la violence est le dernier refuge de l'incompétence». La violence est d'ailleurs le thème central de Disco Pigs, puisque les deux adolescents passent leur temps à se battre et à tout casser. «Malgré toute cette violence, ils restent tendres, corrige alors Wajdi Mouawad, Québécois de l'exil en exil. Mais ils ne le savent pas. Voilà ce qui m'a intéressé dans cette pièce et ce qui m'intéresse toujours: lorsque la violence n'est que le reflet visible d'une tristesse, d'une détresse épouvantable, et que finalement la tendresse s'avère plus forte que tout.»

Photographe: Sanchez, Pascal;

Grenier, Jacques

David Boutin, Isabelle Leblanc, Steve Plante et **Pascal Contamine** dans Littoral

Le Soleil - Jeudi, 26 novembre 1998

«Littoral»

Saint-Hilaire, Jean

Puissance d'un théâtre pauvre

CENTRE GÉOGRAPHIQUE: Québec (ville)

Il était tard, en ce début de juin 1997, pour appareiller pour Littoral, la création fleuve que le Théâtre O Parleur brandissait sous la signature de Wajdi Mouawad. **Le Festival de théâtre des Amériques** tirait à sa fin, les festivaliers commençaient à tirer de la patte et il y en avait pour près de cinq heures, une bonne heure de plus que sous la mouture sous laquelle on la sert jusqu'à samedi, au Périscope.

Qu'à cela ne tienne, il montait de ce théâtre épique un cri de l'âme si éperdu que j'en avais été bouleversé. Comment réagir autrement à l'émoi de Wilfrid, le jeune protagoniste ? Incandescent de sincérité, celui-ci fouille avec une désinvolture tragique et drôle dans la plaie infectée de son passé. J'étais médusé par la loghorrée urgente, estomaqué par le farouche esprit de liberté et le mépris de la censure de ce Prométhée en exil par lui-même condamné à traîner avec d'autres jeunes, par les ruines du pays natal, de cimetière plein en cimetière plein et jusqu'à la mer consolatrice, le cadavre pince-sans-rire de son père. **J'étais d'autant plus secoué que Wilfrid ressemblait comme un jumeau à son créateur... Pour tout dire, sa pièce m'avait englouti comme une avalanche et j'avais cru voir dans sa force indomptée la marque de la générosité et d'un immense talent en manque de temps pour se résumer.**

Wajdi Mouawad a peu sacrifié en épurant son spectacle. Comme alors, celui-ci déboule d'une ouverture allegro assai jusqu'au bouleversant largo final des temps et de la mémoire pacifiés. Son goût de la fébrilité, de la mitraille des images, de l'ellipse, de la syncope, des ruptures de ton brutales n'a pas changé. Sa mise en scène est aussi urgente, mais son souffle m'apparaît aujourd'hui plus égal. Ses perspectives se sont clarifiées, sa verve métaphorique agit avec plus de netteté encore au sein de ce formidable étagement de thèmes nourris par de nombreuses références littéraires. Le personnage du Chevalier s'impose clairement comme la figure de la survivance obstinée de l'enfance et du rêve en Wildrid; ceux de la violoniste et du conteur aveugle comme celles de la mission démystificatrice de l'art. **Quant au jeu, il s'est rompu au délire du texte. Il est passé de la prouesse technique à l'embrasement. Car ça se sent, on est porté par la conscience d'une tâche sacrée sur ce plateau, celle dont Mouawad s'est investi en convoquant les ombres de son passé libanais pour exorciser, avec elles, les horreurs de la guerre et rêver des lendemains humains.**

Il ne reste plus un billet pour les représentations au Périscope de Littoral. Il faudra pour la voir la raccompagner à Montréal, où elle se produit durant les trois premières semaines de décembre. Elle en vaut le coût. Avec six chaises, quelques accessoires, des lumières, des mots (beaucoup de mots), des notes de clavier (beaucoup de notes), du réalisme magique, du mouvement au confluent de la danse, du passé et du présent bien mélangés, de la nostalgie et du burlesque, **Wajdi Mouawad réussit non seulement à nous faire croire au film de sa vie, mais à réhabiliter le théâtre pauvre.** J'exagère à peine. Sur la scène nue, il fait la démonstration que dans la mesure où il a de l'âme, le théâtre peut tout suggérer, qu'il a le pouvoir de marier l'intime à l'universel, le rêve au réel et le lyrisme à la lucidité ; qu'il peut montrer côte à côte le chaos et l'humain, l'abjection et l'espoir ou la légèreté de la haine et la grandeur d'aimer sans qu'ils s'annulent.

Littoral n'est pas un spectacle plastique, peut-être parce que son objet véritable concerne la plastique de l'âme. Son dénuement est toutefois bien servi par le groupe concepteur. Je dégagerai plus particulièrement l'à-propos des lumières de Michel Beaulieu et la musique (exécutée à vue) de Mathieu Faroud Dionne. Il en émane, en plus fébrile et inquiet, une nostalgie à la Érik Satie.

Littoral, texte et mise en scène de Wajdi Mouawad. Avec David Boutin, Manon Brunelle, **Pascal Contamine**, Claude Despins, Steve Laplante, Isabelle Leblanc, Miro et Gilles Renaud. Scénographie et costumes de Charlotte Rouleau, éclairage de Michel Beaulieu et musique originale de Mathieu Faroud Dionne. Une production du Théâtre O Parleur (Montréal) vue mardi, au Périscope. À l'affiche jusqu'à samedi.

Le Soleil - Samedi, 21 novembre 1998
Théâtre: Wajdi Mouawad l'exilé permanent
Saint-Hilaire, Jean

Le Périscope présente «Littoral», un spectacle épique

Saint-Hilaire, Jean

Wajdi Mouawad porte l'exil comme son ombre. Ce jeune homme de théâtre complet est, et comme auteur, et comme Québécois, le produit du martyr du Liban, martyr encore récent que d'autres convulsions guerrières, ailleurs dans le monde, ont presque fait oublier.

Lui n'oubliera jamais. Au Théâtre Ô Parleur, troupe qu'il coanime avec Isabelle Leblanc, dans la métropole, il a créé en mai 1997 un spectacle d'une brûlante ferveur sur le sujet, Littoral, dont il dit l'écriture influencée par les deux pièces qu'il était à mettre en scène en ce temps-là, Oedipe roi, de Sophocle (au théâtre Denise-Pelletier) et Trainspotting, de Gibson d'après Welsh (au Quat'Sous).

Pièce fleuve à l'époque (elle durait quatre heures 40), **Littoral avait produit un effet choc au Festival de théâtre des Amériques**. Ramenée à de plus sages proportions (trois heures 30), **elle s'annonce au Périscope du 24 au 28 de ce mois, au retour du Festival des francophonies en Limousin, de représentations ailleurs en France et en Italie et d'une tournée d'un mois au Québec et en Acadie**. Notez bien l'heure: 19 h. Il y aura deux entractes.

Littoral est un spectacle épique marqué par le foisonnement des thèmes et l'étrangeté poétique. Il parle de vie et de mort, du morbide et du sacré, de la réalité et de l'imaginaire, de l'identité, de la mémoire et de l'exil. De ça surtout.

Wilfrid est à s'envoyer en l'air avec sa copine lorsque le téléphone rouvre la déchirure à l'origine de sa vie d'errance. Son père vient de mourir. Avec des amis, il part l'enterrer dans le pays natal pour n'y trouver que ruines et cimetières remplis. Il traverse le spectacle en en coltinant le cadavre, rouspéteur et spirituel tout puant soit-il, et ne s'en déleste que le littoral atteint, qu'arrivé à la mer, lieu de toutes les patries où toute mémoire s'apaise.

Rejoint en début de semaine, l'auteur confiait que la première partie de son spectacle a résisté à l'épure et que les modifications qu'il y a apportées concernaient surtout la seconde. «J'ai réécrit des choses, mais surtout, j'ai inversé la deuxième partie de façon à ce qu'on découvre plus tôt l'attachant personnage de la violoniste. Je crois le spectacle plus juste et plus riche ainsi», dit-il.

Résonance politique

Sans le redouter, Wajdi Mouawad appréhendait quelque peu l'accueil qu'on ferait à son spectacle au **Festival de Limoges**. «Je n'arrivais pas à prévoir, mais grâce à la présence de nombreux Africains, j'ai pu me rendre compte de la résonance politique de ma pièce. Plus qu'un discours autour de la guerre et de la jeunesse, on a pensé là-bas qu'elle montre comment, au sortir de la guerre, les jeunes voient le monde et s'organisent pour agir ensemble.»

«Et au Québec ?

- On a vu ça plus dans la perspective des rapports père-fils, de l'obligation de faire le deuil de la mort et de la mémoire du père.»

Un jour, la distribution a visité Oradour-sur-Glane, en Haute-Vienne. L'armée allemande a exterminé la population de ce village, en 1944. «Le lendemain soir de la visite, on jouait et on a eu le sentiment de porter des phrases d'un poids énorme.»

Réception enthousiaste, là encore, mais différente en Italie. «On a vu ça comme le show d'un jeune auteur méditerranéen qui vit en Amérique du Nord, explique Mouawad qui, à 30 ans, a passé la dernière moitié de sa vie au Québec. On a été surtout frappé par le mouvement des corps et le fait qu'on suggère beaucoup avec peu de choses.»

L'étonnement des Transalpins devant l'investissement corporel de l'équipe de Littoral a surpris Mouawad. «J'aime travailler le jeu physique, mais je ne crois pas l'avoir fait beaucoup dans ma pièce, explique-t-il. Peut-être l'a-t-on perçue ainsi parce qu'elle n'appelle pas un jeu psychologique et que les corps sont alors investis différemment par les acteurs.»

Ici et ailleurs

Wajdi Mouawad est sur sa lancée. Repris à Montréal, son spectacle Willy Protagoras enfermé dans les toilettes y a fait un malheur après avoir procuré aux festivaliers du Carrefour l'un de leurs plus beaux moments. «Ça a très bien marché! lance-t-il. En plus du «trip», on a été, à 32 en comptant les techniciens, capables de se payer! On va probablement le reprendre l'an prochain et on pense à une tournée en Europe.»

Au moment où Littoral passera au Périscope, le metteur en scène bossera à Bruxelles, au Théâtre de Poche, où on lui a confié Disco Big's, une pièce d'un auteur irlandais de 28 ans, Enda Walsh. Ça raconte la traversée d'une ville par des jeunes de 17-18 ans qui se demandent si l'amour existe vraiment. C'est pour janvier, soit le mois même où le Théâtre d'aujourd'hui créera la dernière de ses pièces, Les Mains d'Edwige au moment de la naissance, dans la mise en scène d'André Brassard.

Voici quatre ou cinq ans, au moment de jouer sa pièce Alphonse, à la salle Dina-Bélanger, nous avons rencontré un Wajdi Mouawad quelque peu désespéré, inquiet de son avenir de créateur au Québec. Ses récents succès l'ont-ils rassuré?

«À l'époque, je ne savais pas encore; aujourd'hui, je sais que je ne passerai pas toute ma vie au Québec, dit-il avec sa franchise coutumière, à mots bien détachés. Quand partirai-je ? Je ne sais pas. Il y a Ô Parleur... je veux rester assez longtemps pour que la compagnie devienne complètement indépendante de moi. C'est un si beau lieu de rencontres. Ma réflexion est plus sereine qu'il y a cinq ans. Je sais aujourd'hui que je serai toujours en exil. Peut-être que ça va changer le jour où j'aurai des enfants, mais comme je ne sais pas où je les aurai...»

Littoral est interprétée par David Boutin, Manon Brunelle, **Pascal Contamine**, Claude Despins, Miro Lacasse, Steve Laplante (Wilfrid), Isabelle Leblanc et Gilles Renaud (le père). Scénographie et costumes de Charlotte Rouleau, éclairages de Michel Beaulieu et musique originale de Mathieu Faroud Dionne. Réservation au 529-2183. Un deuil attend les mordus retardataires: il ne reste plus un seul billet.

Présentée au Périscope du 24 au 28 novembre, la pièce affiche déjà «complet».

«Je sais aujourd'hui que je serai toujours en exil, déclare Wajdi Mouawad. Peut-être que ça va changer le jour où j'aurai des enfants, mais comme je ne sais pas où je les aurai...»

CENTRE D'INTÉRÊT: Théâtre

Au terme d'une **tournee européenne** entreprise par le Théâtre Ô Parleur, avec la pièce Littoral, de Wajdi Mouawad et Isabelle Leblanc, la pièce sera présentée à La Licorne, à Montréal, du 2 au 19 décembre.

Chaleureusement accueillie au Festival de théâtre francophone de Limoges, cette reprise est codiffusée par Le Théâtre de la Manufacture. **Avant d'effectuer une grande virée théâtrale à Bruxelles, Chambéry et Rome, cette production avait été créée au Théâtre d'Aujourd'hui en juin 1997.**

Les coauteurs racontent dans cette saga de quatre heures environ le périple d'un jeune homme, encombré du cadavre de son père. Le héros de cette histoire cherche un lieu propice pour inhumer la dépouille. C'est au pays natal de son patriarche qu'il croit le trouver.

Ce drame épique et poétique traite des questions relatives à la filiation paternelle, à l'identité, à la mémoire, la vie et la mort.

Interprété par David Boutin, Manon Brunelle, **Pascal Contamine**, Claude Despins, Miro, Steve Laplante, Isabelle Leblanc et Gilles Renaud, il se déploie dans une ambiance musicale de Mathieu Faroud-Dionne.

Voir - 28 mai 1998

Willy Protagoras enfermé dans les toilettes
Bou langer, Luc

CENTRE GÉOGRAPHIQUE: Montréal

WAJDI MOUAWAD termine la saison théâtrale la plus affairée de sa vie avec la création de sa première pièce, Willy Protagoras enfermé dans les toilettes. Sur scène, une vingtaine de comédiens s'éclatent dans une histoire d'amour, de guerre et d'anarchie.

«Le théâtre, c'est l'enfance enfin retrouvée», pourrait déclarer Wajdi Mouawad en paraphrasant Bataille. C'est ce qui ressort de ses spectacles. L'enfance perdue, retrouvée ou désirée, qui ne saurait dire où elle commence et où elle finit: le dramaturge en a fait le thème de son théâtre. Une oeuvre qui s'amorce dans l'enfermement des toilettes, et s'achève - pour l'instant - dans la promesse de liberté qu'offre le littoral.

L'enfant exilé du Liban aura bientôt trente ans. Pour dire adieu à sa vingtaine, il s'est payé une saison d'enfer avec trois mises en scène (dont Trainspotting et OEdipe roi) et une adaptation fort remarquée de Don Quichotte au TNM. Mais c'est la création de sa première pièce, Willy Protagoras enfermé dans les toilettes, écrite alors qu'il n'avait que 22 ans, qui le réjouit actuellement. Sept ans et bien des projets plus tard, Willy ouvrira enfin la porte des chiottes, où il s'est enfermé pour apaiser un chagrin d'amour, mais aussi pour résister aux intrus qui envahissent l'appartement familial à Beyrouth. Willy prend son envol cette semaine, au Carrefour de théâtre de Québec, puis sera à Montréal, au studio André-Pagé, dès le 30 mai.

Willy, c'est le regard sur la vie d'un adolescent qui ressemble à Wajdi; avec ses doutes, ses angoisses, sa révolte et son insatiable désir d'exprimer les choses pour mieux dénoncer les injustices.

La semaine dernière, au studio André-Pagé de l'École nationale de théâtre, le metteur en scène veillait aux derniers détails des scènes de Willy Protagoras enfermé dans les toilettes. Curieux personnage que Wajdi Mouawad en répétition. Pieds nus et en pantalon de pyjama, il donne ses notes aux comédiens avec le sérieux d'un professeur face à une classe de finissants. Mais il peut être parfois aussi cabotin qu'un Paul Buissonneau, par exemple. Ce judicieux mélange de rigueur et de plaisir caractérise autant sa personnalité que son travail.

La salle de répétition ressemble à une classe de jeunes acteurs. Une vingtaine de comédiens font partie de la distribution de Willy Protagoras, dont des fidèles de l'auteur d'origine libanaise (David Boutin, Steve Laplante,

Miro, Manon Brunelle) et de nouveaux venus (Éric Bernier, Dominique Quesnel). Le rôle de Willy sera défendu par Mouawad à Québec, **puis Pascal Contamine prendra la relève aussitôt qu'il aura terminé Le Chant du dire-dire, à l'Espace Go.**

Après Littoral et OEdipe roi, le metteur en scène collaborera pour la troisième fois avec Mathieu Farhoud, un jeune musicien de 24 ans, tombé dans la création quand il était petit (il est le fils d'Abla Farhoud et de Vincent Dionne, du duo Dionne et Brégent).

Le hasard fait bien les choses. Wajdi Mouawad, l'homme-orchestre du théâtre montréalais, ne pouvait pas mieux trouver que Farhoud pour réaliser la conception sonore du spectacle et diriger les comédiens-musiciens qui s'exécuteront sur scène. Comme Mouawad, Farhoud est un rêveur et un touche-à-tout. Il a eu la piqûre pour la création artistique grâce à... Luke Skywalker! Digne représentant de sa génération, Farhoud fait autant référence à Star Wars qu'à Prokofiev, ou à Maria Callas qu'à Quentin Tarantino. «Mathieu peut jouer Le Danube bleu avec une canette de Coke», dit Mouawad pour résumer l'esprit inventif de son partenaire.

«Quand Wajdi m'a raconté l'histoire de Willy Protagoras, explique le musicien, il faisait toutes sortes de bruits avec sa bouche. Dans sa tête, c'était déjà très musical. Je me suis dit que ce serait le fun de donner une ambiance musicale à son texte. Car la musique accompagne les mots. Elle n'est ni accessoire ni envahissante.

«Wajdi exige que la musique soit présente dès la première répétition. Je compose donc sur le terrain. Je connais le texte par coeur. J'ai besoin d'entendre les comédiens, le rythme de leur voix, de leur respiration...»

«Il y a quelque chose de très organique dans la musique de Mathieu, dit le metteur en scène. Elle convient parfaitement au rythme de mon théâtre. En répétition, je regarde les enchaînements en tournant la tête pour mieux tendre l'oreille. J'entends presque, la pulsation cardiaque des acteurs.»

«Wajdi est lyrique au maximum: il n'a pas peur des extrêmes, ajoute Mathieu Farhoud. C'est ce que j'aime de son théâtre. On peut se laisser gagner par l'histoire. Puis, tout à coup, il y a un décrochage: une scène vient nous rappeler que nous sommes au théâtre, en train de regarder jouer des comédiens. C'est comme un double niveau de conscience. Nous sommes spectateurs de notre propre croyance.»

Pour Wajdi Mouawad, la création de Willy Protagoras constitue la fin d'un cycle: «Je ne veux plus écrire sur la guerre, le Liban, la famille. Je veux passer à autre chose.»

Souhaitons qu'en changeant de cycle, l'auteur garde toujours son regard d'enfant sur la vie. **Ce mélange de révolte et d'émerveillement, unique dans la création théâtrale montréalaise.**

Voir - 7 mai 1998

Le Chant du dire-dire
Labrecque, Marie

CENTRE GÉOGRAPHIQUE: Montréal

Le dire est au centre de l'oeuvre de Daniel Danis. Unique, la langue de l'auteur de Celle-là et de Cendres de cailloux fait naître des univers singuliers, nichés entre le silence et la recherche de la parole perdue, qui est la mission du poète, mais aussi la quête des personnages de sa nouvelle pièce, Le Chant du dire-dire. Théâtre de la mémoire, du mode narratif, de la fatalité qui rôde, d'un drame déjà consommé, la dramaturgie de Daniel Danis vit par les mots, sans pour autant se réduire à une dimension cérébrale.

Créée à l'Espace Go (c'est la troisième fois que le théâtre du boulevard Saint-Laurent donne vie à un texte de Danis), Le Chant du dire-dire nous enfonce un peu plus dans l'étrangeté. Cette pièce connectée à la fois au ciel et à la terre, qui commence et finit dans le chaos du tonnerre, nous introduit dans le clan méfiant, fermé sur lui-même, de quatre orphelins, rescapés d'une nuit d'orage qui a anéanti leurs parents (décidément, les créations de cette année

sont fortes sur les sans-famille, de La Salle des loisirs au Chemin des Passes-Dangereuses).

Le texte raconte comment la petite soeur Noéma, qui a quitté ce coin perdu pour aller chanter, revient dans un état végétatif, privée de mots. «Vieux comme le monde, mais avec des yeux d'enfants», ses trois frères deviennent les gardiens de son corps inerte, qu'ils investissent d'amour et d'espoir, tout en le défendant contre le monde extérieur, vu comme une menace. Noéma (Kathleen Fortin, assez éloquente dans un rôle muet) s'illuminera telle une vierge miraculeuse, avant de se marier au tonnerre... C'est dans le rapport à la nature, hors de la société organisée, que les Durants trouvent leur rédemption.

Osons un euphémisme: le monde selon Danis n'est pas le plus facile à porter sur scène. Il ne livre pas d'emblée ses clés. On tourne en tous sens cet objet métaphorique, clos en lui-même, pour en découvrir la porte d'entrée. Nourri à la fois de mythologie et de repères réalistes, il est traversé d'un souffle quasi racinien (la plupart du temps, les choses sont racontées plutôt que jouées au temps présent, bien que les niveaux narratifs s'entremêlent), mais campé dans un univers mâle d'hommes-enfants équarris à la hache, qui manient une langue poétique, rituelle et écorchée comme un outil trop grand pour eux.

Une grandeur que la mise en scène de René Richard Cyr tend à ramener sur le plancher des vaches. De son propre aveu plus à l'aise dans le théâtre réaliste, le metteur en scène de Motel Hélène a voulu incarner ce texte poétique dans «les sens et le réel, l'enraciner dans la terre mais lui laisser ses ailes». Or, s'il parvient à lui donner une assise scénique, il en réduit peut-être la portée avec cette vision mitoyenne, qui laisse moins place à l'imaginaire. Le spectacle met surtout l'humour en évidence, surgi du décalage entre cette parole démesurée et ce trio un peu fruste, planté ici dans un environnement désordonné d'hommes sauvages et dans des oripeaux de hillbillies.

Dans ces conditions, appelés à faire des «choses pas communes» (pour paraphraser la pièce), les comédiens se débrouillent bien: François Papineau par sa forte présence, Stéphane Simard grâce à sa sensibilité exacerbée. **Quant à Pascal Contamine, il livre une étonnante performance, toute en hachures.**

À l'arrivée, on reste intrigué, parfois séduit, par ce spectacle inusité, mais sans avoir pourtant l'impression d'en avoir approché le coeur. Comme si le texte n'avait pas été monté de l'intérieur, mais tel un objet de nature étrangère.

Jusqu'au 30 mai

À l'Espace Go

Le Devoir - Mercredi, 6 mai 1998

De l'âme et du sens

Guay, Hervé

CENTRE GÉOGRAPHIQUE: Montréal

LE CHANT DU DIRE-DIRE

De Daniel Danis. Mise en scène: René Richard Cyr. Scénographie: Stéphane Roy. Costumes: Lyse Bédard. Éclairages: Guy Simard. Musique: Michel Smith. Avec Pascal Contamine, Kathleen Fortin, François Papineau et Stéphane Simard.

À l'Espace Go, jusqu'au 30 mai.

Cette nouvelle production de l'Espace Go est la plus inspirée d'une saison en dents de scie d'un lieu qui s'était trouvé mais qui se cherche désormais une âme. Je ne suis pas sûr néanmoins qu'on prenne les moyens appropriés pour mener à bien cette quête qui devrait être celle de tout théâtre. Car une fois de plus, tout tient à la qualité formelle du travail. C'est là que Le Chant du dire-dire épate. **En effet, René Richard Cyr signe là une de ses plus belles mises en scène.**

L'on me permettra toutefois de me montrer moins convaincu au sujet du texte brillant d'opacité du nouveau dieu de la dramaturgie québécoise, Daniel Danis. Le programme de l'Espace Go a beau échafauder de savantes explications au sujet de cette fable sur l'amour absolu dépeignant une confrérie de demi-demeurés, elle offre, quoi qu'on en dise, une pauvreté manifeste de sens et de regard, compensée il est vrai par la mise au jour d'un univers et d'une langue personnels. Encore qu'en la matière, cette langue me semble perpétuer le traitement folklorique du parler québécois, bien que ce soit fait sur un mode poétique. Un élément à mettre sur le même plan que la sauvagerie composée dans laquelle l'auteur de Cendres de cailloux «place» délibérément ses personnages. Sauvagerie démentie cent fois par une construction dramatique, le théâtre-récit, marquée de manière si systématique - chaque personnage se nomme avant de se mettre à raconter - que cela ajoute au primitivisme de l'ensemble. Quelle qu'en soit la modernité, lorsque la forme s'exhibe à ce point, elle pêche par manque de sûreté.

J'avoue être resté profondément indifférent à cette histoire de frères «soudés-scillés», tous trois à attendre leur soeur Noéma. Or la chanteuse western ne reviendra pas au jour dit mais plus tard, dans un état végétatif. Dès lors, la tribu s'active autour d'elle comme des abeilles dans une ruche pour la ramener à la parole, symbolisée notamment par cet étrange dire-dire, objet pourvu d'un pouvoir proprement magique. Faute de parvenir à guérir Noéma, le trio la perdra au profit d'une foule en mal de spiritualité et, constatant le retentissement de leur échec, les trois frères se mutileront.

Par contre, je ne suis pas resté insensible à l'investissement palpable d'une distribution qui a tout tenté pour insuffler un souffle poétique à un texte lourd et qui y parvient dans une bonne mesure. Il faut dire que le tout est orchestré par un René Richard Cyr en grande forme, qui renoue, Dieu merci, avec le spectaculaire. Il devrait du reste cesser de déconsidérer cet aspect de son travail puisque, chez lui, c'est un moyen et non une fin en soi. Qu'il se fasse confiance, il n'y perdra pas son âme. Admirablement secondé par Stéphane Roy à la scénographie, Michel Smith à la musique et Guy Simard aux éclairages, il donne toutes les chances possibles à ce Chant du dire-dire. Il émane d'ailleurs de son univers scénique une poésie vraie, dépourvue de clinquant.

Cela vient en grande partie du quatuor d'acteurs qu'il a réuni. Pour sa part, François Papineau (Rock) continue de faire preuve d'une maturité d'acteur hors du commun, capable qu'il est de tout ramener à sa plus simple expression. **Stéphane Simard (William) et Pascal Contamine (Fred-Gilles) ne sont pas en reste**, même si, en comparaison, leur frère respectif apparaît plus typé.

Signalons enfin la présence scénique phénoménale de Kathleen Fortin, muette à peu de choses près, mais dont nous n'avons pas fini d'entendre parler si l'on se fie au potentiel qu'elle montre ici.

Certains m'opposeront peut-être qu'une mise en scène qui ne sert pas le propos de l'auteur s'acquitte fort mal de sa tâche. Dans le cas qui nous occupe, le problème est inverse. Il y a des limites à ce qu'un metteur en scène peut tirer d'un texte. Voilà qui ne devrait pas empêcher qu'on reconnaisse la valeur de sa contribution et celle de ses collaborateurs. Ce qui nous ramène à ce souci d'âme qui devrait prévaloir à tous les niveaux.

Quant à moi, l'âme ne peut se trouver que là où il y a signification forte, douée d'une certaine évidence, fût-elle poétique.

Voir - 23 avril 1998

François Papineau
Labrecque, Marie

Avec constance mais discrétion, François Papineau fait sa marque sur les scènes montréalaises depuis huit ans. Le comédien laisse sa forte empreinte sur les spectacles, sans pourtant être marqué dans l'imaginaire du public et des directeurs. Ce qui lui plaît. «Je n'ai pas d'étiquette, je suis même difficilement identifiable, estime Papineau. Je suis un peu comme un acteur fantôme: tout le monde sait que je suis là, mais je ne suis pas très exposé. Même si j'ai toujours été dans le paysage, depuis ma sortie de l'école. J'aime garder un certain anonymat.» Il adore se mettre au service des oeuvres, parce que, dit-il, «j'ai l'impression que c'est le seul moyen de pouvoir faire plusieurs shows, plusieurs personnages, sans s'autopromouvoir chaque fois».

N'allez pas croire, toutefois, qu'il n'a pas été heureux quand la reconnaissance publique lui est tombée dessus cet hiver, sous la forme d'un Masque, récompensant sa composition dans Motel Hélène. François Papineau y a réussi le tour de force d'humaniser (une «idée fixe» chez lui) son personnage, de renverser les préjugés entourant ce «bum», sans pour autant dénaturer l'être frustré imaginé par Serge Boucher.

Voilà qu'il retrouve le metteur en scène de Motel Hélène, René Richard Cyr, dans Le Chant du dire-dire, le quatrième texte de Daniel Danis, qui sera créé à l'Espace Go le 28 avril. On reconnaît la griffe de l'auteur de Celle-là et de Cendres de cailloux dans cette fable aux confins de la poésie et de la scène. Un monde «tout à fait particulier», de dire François Papineau.

«Le gros travail, c'est d'essayer de ne pas faire obstacle au monde intérieur de l'auteur, et de rester le plus fidèle possible à la sensation qu'on a à la première lecture. Comme c'est un monde qui n'appartient pas évidemment au théâtre, qui ressemble plus à de la sculpture, en fait, ça demande un bon engagement de la part de chacun. Il y a un souffle très passionnel dans son écriture, et c'est ça qu'il faut arriver à rendre. Je pense qu'il n'y a pas d'autres moyens que d'être hyper-généreux dans ce genre de théâtre-là. Ce n'est pas un théâtre qui s'adresse uniquement à l'esprit. C'est une oeuvre qui s'impose à l'auteur malgré lui. Pour les comédiens, ce n'est pas évident, parce qu'on passe beaucoup de la narration au temps présent à des situations jouées au passé...»

François Papineau y incarne le frère aîné d'une étrange famille, unie par des liens symbiotiques, et soudée par un événement tragique: le décès des parents, foudroyés par les éléments, une nuit de violent orage. Des années plus tard, les frères Durant resserrent les rangs du clan, s'unissent contre le monde extérieur, devant le drame qui frappe à nouveau la nichée: la petite soeur, la chanteuse Noéma, est revenue à la maison dans un état comateux. Ils tenteront tout en leur pouvoir pour la sauver. «Ce qui m'a le plus fasciné dans la pièce, c'est à quel point c'est une histoire d'amour incroyable, avec un casting autre que Roméo et Juliette, dit le comédien. C'est quatre personnages qui s'aiment éperdument, de toutes les manières imaginables.»

Un souffle mythologique traverse cette oeuvre marquée par une sorte de fatalité céleste («ça rejoint beaucoup le théâtre grec»). C'est la parole qui met au monde cet univers parallèle. Une langue inventée. «C'est loin de la langue qu'on parle, mais, en même temps, proche d'une langue intérieure. Ça suit le courant de la pensée, qui peut sauter d'une chose à l'autre, sans que les liens apparaissent tout de suite. Les images sont tellement fortes, souvent, que ça s'imprime à l'intérieur de nous.»

Dans ces conditions, loin d'un territoire franchement réaliste, les interprètes (Stéphane Simard, **Pascal Contamine** et une nouvelle venue, Kathleen Fortin) sont des porteurs de parole avant d'être des comédiens incarnant des personnages... «C'est vraiment un autre style», convient Papineau. C'est d'ailleurs ce qui a décidé le comédien à accepter le rôle, à l'instigation de René Richard Cyr. «Parce que ce n'est pas dans l'ordre des choses. Parce qu'on ne peut pas se dire, en lisant le texte: «Ah oui, je vais jouer ça, et ça va m'amener là après.» Ce n'est pas un choix très promotionnel, en fait.» (rire)

Mais c'est un choix qui s'insère bien dans le parcours, volontairement parallèle, de François Papineau. Le comédien, qui adore l'intense processus d'exploration des répétitions, préfère s'embarquer dans les projets qui l'allument plutôt que d'accumuler les shows qui «vont promouvoir sa carrière». Ses choix lui ressemblent.

Voir - 15 janvier 1998
Guide culturel théâtre
Labrecque, Marie

Les créations attendues

Le Chant du dire-dire

Daniel Danis raconte aussi une histoire de famille, celle de grands enfants unis par la peur et la fraternité, qui

entremêle passé et présent, mémoire et irrationnel, à la manière particulière, sans doute, de l'auteur de Cendres de cailloux et de Celle-là. Avec Le Chant du dire-dire, le metteur en scène René Richard Cyr se frotte pour la première fois à l'univers très poétique, d'une sensibilité frémissante, de Danis. La jeune distribution inclut **Pascal Contamine**, François Papineau et Stéphane Simard. À l'Espace Go, du 28 avril au 30 mai.

Voir - 12 juin 1997

Littoral

Labrecque, Marie

CENTRE D'INTÉRÊT: Théâtre québécois et canadien-français

Dans Littoral, la dernière création de WAJDI MOUAWAD, le rêve et la poésie cohabitent pour mieux défier la mort.

Avec Littoral, Wajdi Mouawad poursuit dans la veine de sa foisonnante adaptation de Voyage au bout de la nuit (d'après Céline). Les deux spectacles sont des «sagas intimistes», si l'on peut dire: des voyages débordants, dans l'émotion comme dans la durée, mais balisés par une quête intérieure.

Une des belles surprises du FTA, que le Théâtre Ô Parleur présente encore jusqu'à samedi, Littoral raconte, d'une certaine façon, le «coming of age» d'un jeune homme - sorte de modèle oedipien inversé - qui fait cap sur la maturité, à la suite du décès abrupt de son père. Cherchant un sens à ce trépas, Wilfrid va amorcer une longue quête à travers un pays éventré par la guerre, où il croisera d'autres orphelins, afin de choisir une dernière demeure pour son géniteur (Gilles Renaud). Un paternel bien bavard pour un mort (compensant ainsi le silence de sa vie), qui pose au dandy dans son costume immaculé. Cernée par un double questionnement sur les origines et sur l'ultime fin, la pièce aborde aussi la guerre, la mémoire, le rêve, les rencontres importantes, l'amour; ainsi que la douleur et le passé qu'on traîne partout avec soi comme un corps mort.

On reconnaît bien, dans Littoral, «la touche Mouawad»: son don pour le pittoresque; la verdure de son verbe; son humour détonnant; son amalgame de références; son irrévérence envers certaines conventions théâtrales; ses idées fortes; et son imaginaire débridé, donnant vie à toute une faune, issue de l'esprit perplexe de Wilfrid, qui vient régulièrement briser la linéarité du récit. Évoquant, très fugitivement, à la fois Pessoa et Gotlib, Céline et Homère, cette pièce met en scène l'univers fantasmatique, presque bédé, d'un grand ado tourmenté, sensible et imaginaire. Dans combien de spectacles pouvez-vous voir le rêve et la mort deviser tranquillement?

On retrouve aussi sa prose abondante, virant parfois à la logorrhée. Tout est paroles dans ce texte où on enferme des phrases dans des bouteilles jetées à la mer, pour dire «qu'on n'est pas tout seul». Une poésie souvent belle, parfois grandiloquente, que Mouawad, qui sait ne pas rester sérieux ou grave trop longtemps - sauf dans la conclusion - désamorce lui-même à l'occasion. Ce qui est appréciable chez le jeune dramaturge, c'est sa faculté de danser avec la mort (littéralement, ici), avec l'horreur. Sans en renier ni la noirceur ni la futilité grotesque.

Avec un minimum d'accessoires (des chaises, notamment) et un décor réduit à l'épure, Wajdi le metteur en scène sert fort bien Wajdi l'auteur. Le dynamisme, le rythme, la couleur, la souplesse de sa direction épousent bien le texte. Surtout dans la première partie, très réussie, teintée d'un aburde réjouissant, le spectacle change de ton et d'univers en un clin d'oeil. Les scènes à la morgue, au peep show, dans le salon familial (méchante tribu, qui évoque celle du Voyage), chez le riche, ainsi que le flash-back sous la pluie, sont à retenir, entre autres perles.

La jeune distribution se coule avec fraîcheur et conviction dans ce monde débridé et excessif. Le show révèle le talent de l'énergique Steve Laplante, très juste et naturel en Wilfrid, ce spectateur de sa propre histoire, personnage fort concret et familier en regard du monde qui l'entoure. Claude Despins campe un délicieux Chevalier. Soulignons itou l'aplomb d'Isabelle Leblanc, **le caractère de Pascal Contamine**, la luminosité de Manon Brunelle, la souplesse de David Boutin et de Miro. En cadavre récalcitrant, Gilles Renaud se prête généreusement à l'entreprise.

Découpées en trois tranches, telles trois petites pièces, les quatre heures et demie de Littoral se prennent bien.

Signalons néanmoins quelques longueurs dans la seconde portion, et un épilogue qui tarde à conclure, enfermé dans un rituel où tout doit être dit. À mesure que le protagoniste avance dans sa quête aux accents quasi bibliques, il se détache progressivement de tout son arsenal inventé; l'imaginaire, la folie s'effacent donc un peu, au profit d'enjeux plus «sérieux», plus pesants.

Wajdi Mouawad a-t-il, à l'instar de son alter ego Wilfrid, atteint les rives de la maturité artistique? Avec Littoral, il prouve en tout cas qu'il a trouvé son univers. Riche, coloré, drôle et grave. Personnel.

Jusqu'au 14 juin

Au Théâtre d'Aujourd'hui

La Presse - Vendredi, 6 juin 1997

Littoral : la mer à loger dans un verre
Bernatchez, Raymond

Festival de théâtre des Amériques

Littoral : la mer à loger dans un verre

Bernatchez, Raymond

Festivals; Théâtre

Wajdi Mouawad est l'un des plus brillants auteurs de notre jeune «relève» dramaturgique, c'est un fait, on ne se chicanera pas là-dessus. **Mouawad a de brillantes idées, les exprime dans une langue belle à fendre l'âme**, Bref, il a tous les talents... sauf celui, avons-nous pu constater cette semaine, de faire passer succinctement et efficacement ses messages.

La concision dans le propos, voilà tout ce qui manquait à sa dernière oeuvre, Littoral, créée lundi à Montréal dans le cadre du Festival de théâtre des Amériques pour **fasciner et séduire sans restriction aucune de grands auditoires, aussi bien ici qu'à l'étranger**. Y a-t-il en effet un sujet plus universel que le deuil, et qui plus est le deuil du père, au centre même de toute la démarche psychanalytique?

Y a-t-il ces années-ci une question plus à propos que celle de l'errance des gens, broyés chez eux dans l'engrenage des guerres, et qui cherchent dans un pays hôte un refuge où panser leurs plaies? Ces deux sujets-là, Wajdi Mouawad parvient à les jumeler dans Littoral et à invoquer également à travers eux une autre préoccupation, celle de la double appartenance des fils de ces réfugiés au pays d'accueil ainsi qu'à la terre d'origine dont ils n'ont pas partagé le martyre. L'oeuvre que je viens de décrire là, c'est l'oeuvre d'une vie. Or, par une sorte de précipitation, par une sorte d'urgence de tout dire simultanément, comme si la vie devait l'emporter demain, Mouawad a ressenti un irrépressible besoin d'enchâsser toutes ces interrogations dans une seule et même oeuvre, Littoral précisément, d'une durée de plus de quatre heures et demie, ponctuée par deux entractes. Même les grands auditifs, ceux qui ne perçoivent la réalité des choses que par le discours, sont sûrement estomaqués par la somme de mots que Mouawad a dû imbriquer les uns dans les autres pour construire ce cénotaphe.

De Littéral, nous pouvons bien dire en effet qu'il s'agit d'un «monument». Ce qui est fondamentalement abordé dans cette pièce, par le truchement d'une sépulture décente à donner à son père, dans ce pays-ci ou ailleurs d'où il vient, c'est la problématique de la mémoire qu'il faut fleurir comme une tombe pour qu'elle n'oublie jamais les torts causés par les conflits frontaliers. **Fort bien défendue somme toute par une distribution de huit comédiens**, par de très jeunes qui ont tendance parfois à se laisser emporter dans le courant du «récitatif», par de moins jeunes qui parviennent mieux à éviter cet écueil (comme Claude Despins par exemple), ou encore par un comédien chevronné

de la trempe de Gilles Renaud, Littoral aurait pu, si le dramaturge était parvenu à mieux circonscrire ses idées, à atteindre un public beaucoup plus vaste, mais moins «résistant» que celui constitué par les habitués d'un festival de théâtre.

À charge de revanche sans doute, car il est bien évident que Wajdi Mouawad n'en restera pas là. Et lorsqu'il ressentira vraiment le besoin de faire entendre sa voix du plus grand nombre, nous entendrons beaucoup parler, chez nous et sur d'autres continents, de cet auteur-là.

LITTORAL, une oeuvre de Wajdi Mouawad, idéation et conception Wajdi Mouawad et Isabelle Leblanc, produite par le Théâtre O Parleur, est présentée jusqu'au 14 juin au Théâtre d'Aujourd'hui, situé au 3900 rue Saint-Denis, à Montréal. Avec David Boutin, Manon Brunelle, **Pascal Contamine**, Claude Despins, Steve Laplante, Isabelle Leblanc, Miro, et Gilles Renaud. Mise en scène : Wajdi Mouawad.

Le Soleil - Vendredi, 6 juin 1997

Littoral
Saint-Hilaire, Jean

Il y a chez Wajdi Mouawad une éthique farouche du veilleur, une ferveur éperdue et urgente et un gargantuesque appétit de travail qui, conjugués à un imaginaire singulier, au sens de la formule et à la finesse de plume **le destinent au nombre de nos plus grands auteurs dramatiques.**

Si seulement il contenait mieux son enthousiasme... Un moulin à mots et théâtres que ce gars. Donnée dans la série Nouvelle Scène du **Festival de théâtre des Amériques**, sa pièce Littoral est admirable à maints égards, mais elle se répète un peu et elle fait 4 heures 40, ce qui la disqualifie presque d'une re-création.

Il faut dire ici que l'auteur, qui a mis son oeuvre en scène avec une lumineuse économie de moyens, a pour ainsi dire hésité entre l'aventure métaphysique pour héros seul et l'épopée métaphysique. Mais peut-il vraiment hésiter, lui?... **Il est allé à sa fantaisie, géniale, mais d'une loquacité volcanique, car il a beaucoup à dire.** Tellement à dire ici qu'on a l'impression qu'il ne s'est arrêté qu'à bout de souffle. Son spectacle est un brasier sans cesse attisé par le lyrisme et un robuste questionnement de la matière brute du théâtre.

Littoral est hautement autobiographique. Elle traite de guerre, d'exil, de mémoire, d'identité. La nostalgie d'un pays que Wajdi Mouawad ne nomme pas, mais dont il a été chassé, gamin, par la guerre, le Liban, exsude de son texte qui puise à une multitude de références littéraires sans faire plaqué.

Mouawad pratique volontiers l'outrance, plus la verbale que la visuelle, et le macabre de la situation de base de sa pièce n'en constitue pas l'illustration la plus brutale. Le téléphone arrache Wilfrid à la baise de sa vie : on lui apprend la mort de son père, dans l'oubli. Il se sent coupable et part pour le pays natal avec le cadavre pour qu'on l'inhume dans son village. Mais là comme aux alentours, la guerre a fait déborder les cimetières et il doit se remettre en route avec cette masse qui, chaque jour plus abîmée et puante qu'elle soit, jaspine et fait de l'esprit! Des amis d'infortune l'aideront à atteindre le littoral où il abandonnera son père à la garde bienveillante de la mer, symbole de l'inconscient profond.

Wajdi Mouawad nous amène vers l'épopée en mettant sur le chemin de Wilfrid des êtres qui, comme lui, ont maille à partir avec le passé. Ils forment une bande partagée entre le désir d'oublier les atrocités de la guerre et la volonté d'entretenir la mémoire de la vie innombrable sacrifiée à sa folie.

Évidemment, tout ça ne s'affiche pas réaliste. La mise en scène distanciée nous entraîne d'entrée dans un jeu dans lequel vie et mort, présent et passé, grotesque et sacré et réalité et imaginaire s'interpellent à qui mieux mieux dans un flot d'images simples mais étonnantes, et dessinées avec une gestuelle éloquente. Cette image hallucinante du cadavre de son père coltiné sans repos n'est autre que la métaphore de torturante difficulté de composer avec les traumatismes du passé.

Mouawad joue sur la notion pirandellienne de la vérité du rêve et du caractère illusoire de la vie. Le Père n'est pas le seul personnage animé par le personnage de Wilfrid, il y a aussi celui d'un chevalier sorti de la Légende arthurienne, qui convie à l'aspiration de l'artiste à «la pureté de vision» comme à la résistance en lui de l'enfance et de son innocence.

De jeunes comédiens entourant un Gilles Renaud tout à l'humour noir et au pathétique du personnage du Père portent ce spectacle. Quelques décrochages de Steve Laplante en Wilfrid. **Beaucoup de personnalité chez Pascal Contamine** ; de l'aplomb chez Claude Despins, Manon Brunelle, Miro, David Boutin et Isabelle Leblanc, qui fait courir un archet charmeur sur sa corde d'arc du jeu.

Le Devoir - Mercredi, 4 juin 1997
Enterrement à retardement
Guay, Hervé

Littoral

De Wajdi Mouawad et Isabelle Leblanc. Mise en scène: Wajdi Mouawad. Une production du Théâtre

Ô Parleur présenté au Théâtre d'Aujourd'hui jusqu'au 5 juin dans le cadre du FTA, puis jusqu'au 14 juin.

Dans cette nouvelle création de Wajdi Mouawad, un fils n'en finit plus de chercher l'endroit où enterrer son père. Il y est mal vu de refuser l'hospitalité aux morts. Et il y est aussi mal vu de ne pas offrir l'hospitalité aux mots. Car, à l'instar de bon nombre de poètes, l'auteur et metteur en scène aime nommer les choses. Aussi ses personnages n'ont-ils pas la langue dans leur poche.

Prenez Wilfrid. Il est en train de baiser avec un véritable pétard. Le téléphone sonne juste au moment où il éjacule. «Votre père est mort», lui dit-on à l'autre bout de la ligne, ou quelque chose du même genre. La plupart d'entre nous resterions bouche bée à sa place. Pas lui. Idem quand il se rend chez le juge pour demander d'aller enterrer son père de l'autre côté de l'océan. Il est intarissable. Et pas seulement lui, mais aussi toute la cohorte qui le suit et se mêle de lui faire savoir ce qu'il en est.

Parce que vous ne le saviez peut-être pas. Mais ça s'agite sous le bonnet de Wilfrid. Un véritable film qui se tourne là-dedans, dont nous finissons par avoir une petite idée tout de même. Rapport que Monsieur Mouawad, il aime donner la parole à ceux-là qui sont censés se retenir, parce qu'ils appartiennent au passé, à la pensée, au rêve ou autrement. Même que parfois, une fois le terrain concédé, certains ont tendance à exagérer sur le pain béni. C'est pas toujours facile aussi de retenir un flot quand ça s'écoule.

Et malencontreusement, c'est un peu ce qui se produit avec Littoral. Après un premier acte, absolument savoureux, où Wilfrid (très talentueux Steve Laplante) et sa cohorte nous entraînent dans le récit pittoresque d'un enterrement retardé, les choses se gâtent un peu lorsqu'il débarque, son père sous le bras, dans un pays vaincu et décimé par la guerre.

Débutent alors une série de rencontres répétitives. Des personnages minces lancent des mots comme ça à la cantonade, des mots qui ne portent plus. Le récit devient soudain languide, la langue s'empâte et a tendance à devenir pompière, comme dans «grande poésie», l'imagination, elle aussi, retraite, à qui ce vocabulaire paraît peut-être un peu suspect, de la même manière j'imagine que tous ces symboles qui lui tombent dessus, lourds comme des bottins téléphoniques.

En fait, c'est peut-être uniquement qu'il en manque des mots, qu'ils ne se sont pas encore assez battus les uns contre les autres pour savoir qui prendrait quelle place et où. Toujours est-il que Wilfrid est à son meilleur lorsqu'il cherche un sens à son histoire dans le désordre de la première partie. «C'est à moi-même que j'assiste», s'exclame-t-il bellement, encore tout interloqué. En revanche, ses aventures le sont pas mal moins, épatantes, quand elles cessent d'être racontées, pour être davantage montrées, et qu'un sens plus étroit leur est trouvé. Pourquoi la boucler, la

boucle, Wajdi? C'est une question que l'on peut se poser.

Je n'ai qu'un souhait. Que Mouawad ne s'en tienne pas à cette première mouture. Je veux lui dire que je suis prêt à prendre huit heures, dix heures, vingt-heures de sa folie logorrhéenne. Mais uniquement s'il me fait rencontrer des types aussi bien que l'homme transparent (très bien joué par surcroît ce qui ne gâche rien), Jeanne (Manon Brunelle qui dit tout faux si bien), **l'oncle Henri (bouillonnant Pascal Contamine)** ou encore comme le copain qu'il s'est fait, Wilfrid, dans la cabine du «peepshow» (David Boutin d'un impudeur très chouette). Autrement, je le dis comme je le pense, j'aime mieux rester chez moi, tranquillement, dans ma tête à moi.

Le Devoir - Mardi, 6 mai 1997

Le Shakespeare des temps modernes

Cayouette, Pierre

Théâtre québécois et canadien-français

L'Espace Go entreprendra la prochaine saison avec la pièce Quai Ouest du dramaturge français Bernard-Marie Koltès. Suivront un classique peu fréquenté de Racine, Bajazet, et une création québécoise, Le chant du dire-dire de Daniel Danis, un auteur encore peu connu au Québec mais déjà célébré à l'étranger.

C'est à l'Espace Go que fut joué pour la première fois au Québec une pièce de Bernard-Marie Koltès, l'un des plus grands dramaturges français contemporains. En 1991, Alice Ronfard avait en effet mis en scène Dans la solitude des champs de coton.....

Pour la troisième production de la saison, Ginette Noiseux se donne la mission de faire connaître à sa juste valeur le jeune dramaturge québécois Daniel Danis. Célébré et joué en France, en Belgique, en Italie et ailleurs dans le monde, l'auteur de Cendres de Cailloux et de Celle-là demeure étrangement peu connu au Québec où il ne jouit pas de la moitié de la notoriété dont bénéficient d'autres créateurs, comme Denis Marleau ou Robert Lepage, qui réussissent bien sur la scène internationale.

Du 28 avril 1998 au 30 mai 1998, l'Espace Go créera donc Le Chant du dire-dire de Daniel Danis, dans une mise en scène de René Richard Cyr. **Pascal Contamine**, François Papineau et Stéphane Simard en seront.

Le Devoir - Jeudi, 20 mars 1997

Le chœur en miettes

Guay, Hervé

Texte, mise en scène et chorégraphies de Lük Fleury. Éclairages : Pierre-Luc Ménard. Scénographie : Robert Casavant. Costumes : Caroline Gagnon. Musique : Anik Beaudoin. Maquillage : Shanda Pall. Avec Anik Beaudoin, **Pascal Contamine**, Hugues Fortin, Anne-Sylvie Gosselin, Soleil Guérin, Johans-Karl, Éric Jean, Isabelle Lamontagne, Shanda Pall, Julie Rivard et France Villeneuve. Une production du Théâtre Kafala présentée jusqu'au 22 mars au théâtre Du Maurier du Monument-national.

Le chœur des silences appartient à la catégorie pas si fréquentée, au fond, des spectacles qui tentent de renouveler la pratique théâtrale, sans se laisser dicter de direction par les esthétiques en vogue. Cela suffirait à justifier qu'on parle de cette petite production si elle n'était pas dotée au surplus d'autres qualités. Encore que tout ne soit pas parfait dans ce ballon d'essai du Théâtre Kafala.

Déjà, le sujet abordé n'est pas banal. Cette histoire de chœur qui se scinde après une représentation et les intrigues qui en découlent nous sort un peu de l'ordinaire. Or, il fallait trouver une solution acceptable pour représenter ce

choeur sorti de la nuit des temps. Encore là, la facilité ne l'a pas emporté puisque le Théâtre Kafala n'a pas cédé à la tentation de la «reconstitution historique». De là à recourir à la gigue pour réinventer le choeur antique, voilà certes qui était risqué. Or, Lük (sic) Fleury et son groupe défendent cette proposition avec conviction. Et cela donne certains résultats, notamment un indéniable effet d'ensemble qui sert le propos du spectacle. À cela s'ajoute une gestuelle et un rythme assez singuliers merci. En tous cas, ce qui est sûr, c'est que, par ce recours au folklore, l'aventure coupe court à tout réalisme. D'autant que, dans un parti pris résolument baroque, le Théâtre Kafala emprunte également à d'autres traditions pour ce qui est des costumes et du maquillage.

Il s'agit de plus d'un spectacle qui pose des questions intéressantes, en mettant en évidence certaines des grandes oppositions qui façonnent la vie en société. Oppositions qui, si elles ne sont pas forcément exprimées avec la plus grande clarté, ont au moins le mérite d'être abordées et discutées. Dans cette pièce, d'ailleurs, ce sont plus particulièrement à l'avant-plan: individu et groupe, tradition et modernité. Ce qui ne manque pas d'être cohérent avec les choix esthétiques adoptés pour ce spectacle.

Le maillon faible de l'exercice demeure cependant le texte, moins pour ce qui est du propos qu'en ce qui a trait à la langue qu'a privilégiée Fleury. Alors qu'ailleurs le spectacle n'a pas eu de peine à quitter les sentiers battus du réalisme, il n'en est pas de même pour le curieux mélange de poésie archaïsante et «joualisée» qui sert ici de langage à ces choreutes décidément bien étranges. Pourtant, rien ne justifiait que leurs échanges se fassent en «toé» et en «moé». Mais il en est ainsi de ces dialogues qui donnent en plus assez souvent dans ce que j'appelle le «poétoc» ou la rhétorique creuse. Cela survient surtout dans la dernière demi-heure de la représentation, si larmoyante et sentimentale, qu'il faudrait songer à en amputer une bonne partie.

Entre temps, heureusement, le spectateur a pu se rendre compte de l'originalité d'une démarche qui ne ressemble à aucune autre. **Et ne serait-ce que pour cela, il faut saluer le travail des jeunes professionnels du Théâtre Kafala.** Mentionnons qu'auparavant la production avait suffisamment impressionné dans le milieu universitaire pour être sélectionnée pour représenter l'UQAM en Corée du Sud lors du 27e Congrès de l'IIT (International Institute of Theater).

La Presse - Mercredi, 11 décembre 1996
Michel Marc Bouchard fait encore mouche
Bernatchez, Raymond

CENTRE D'INTÉRÊT: Acteurs, dramaturges, etc.; Théâtre québécois et canadien-français

Cette 11e Semaine de la dramaturgie nous aura permis de faire, à la faveur de la lecture d'une autre pièce, *Le Bain des raines*, d'Olivier Choinière, une autre importante découverte.

Ce jeune homme de 23 ans, que vous ne connaissez pas encore, et qui a été récemment formé à l'écriture dramaturgique à l'École nationale de théâtre, devrait faire parler de lui dans les années à venir. Les personnages qu'il a fait naître dans *Le Bain des raines* ne sont pas sans nous rappeler ceux imaginés déjà par Réjean Ducharme. Tout comme eux, ils évoluent dans une double dimension, celle de l'enfance et de la poésie. Mais en ceux de Choinière, nous reconnaissons davantage les rejets de la bande dessinée, de la télé et du Nintendo.

Olivier Choinière, qui a du talent à revendre, aurait toutefois intérêt, pour des raisons d'efficacité, à pratiquer de substantielles coupures dans son très beau texte original, d'une durée de... trois heures. Si quelqu'un quelque part prend la décision de porter sa création à la scène, **il aurait également intérêt à intégrer dans la distribution** au moins trois des lecteurs de la pièce, soit Marika Lhoumeau, **Pascal Contamine** et Pierre Limoges.

Voir - 21 novembre 1996
Cosmos
Privet, Georges

Cosmos

CENTRE D'INTÉRÊT: Cinéma québécois et canadien-français

Cosmos, la nouvelle production de Roger Frappier, réunit six cinéastes de la relève autour d'une journée dans la vie d'un chauffeur de taxi. Ce prétexte (qui n'est pas sans rappeler *Night on Earth*) permet à Jennifer Alleyn, Manon Briand, Marie-Julie Dallaire, Arto Paragamian, André Turpin et Denis Villeneuve de signer un film à sketches dans la tradition de *Paris vu par...* ou de *L'Amour à vingt ans*. À la différence que Cosmos se démarque de ses prédécesseurs de deux façons: d'abord, en mêlant six récits différents au fil d'un film où ils s'entrecroisent librement; ensuite, en réunissant six auteurs qui (contrairement à ceux d'autres générations) ne partagent aucun style, thème ou vision. Avec le résultat que Cosmos est - par rapport au genre - une oeuvre à la fois plus homogène (puisque ces six récits se fondent en un film), et plus éclatée (puisque ces six histoires n'ont presque rien en commun)...

On suit donc les six récits de Cosmos comme six parties d'un tout éclectique. Denis Villeneuve traque un cinéaste nerveux (David La Haye) qui va présenter son film à une animatrice de télé branchée (Audrey Benoit); **Manon Briand raconte la journée d'une jeune femme (Marie-Hélène Montpetit) qui accompagne un ami qui craint d'être séropositif (Pascal Contamine)**; Marie-Julie Dallaire suit un tueur en série (Sébastien Joannette) qui semble guetter sa prochaine victime (Élise Guilbault); André Turpin observe l'amusement d'une avocate (Marie-France Lambert) qui retrouve brièvement son ex (Alexis Martin); Jennifer Alleyn accompagne une jeune amoureuse déçue (Sarah-Jeanne Salvy) qui rencontre un vieux monsieur romantique (Gabriel Gascon); et Arto Paragamian suit finalement Cosmos (Igor Ovadis), et un de ses amis (Marc Jeanty), le temps d'une folle poursuite avec des voleurs de taxi...

En route, Cosmos mêle constamment - et c'est une partie de son charme - les genres, les styles et les types de personnages. On passe d'une satire jouissive des médias à une réflexion sur l'angoisse du sida; d'un portrait de la paranoïa urbaine à une joute verbale sur les retrouvailles amoureuses; et d'une rêverie nocturne romantique à une poursuite comique à la Buster Keaton.

Certains (en particulier Villeneuve, Turpin et Alleyn) ont visiblement été plus inspirés que les autres par la formule (intrinsèquement inégale et injuste) du film à sketches. Mais l'ensemble - lié par les superbes images en noir et blanc d'André Turpin, la musique accrocheuse de Michel A. Smith, et le montage adroit de Richard Comeau - triomphe des limites du genre pour brosser un portrait léger et rafraîchissant d'une époque et d'une génération. Quelque chose comme une balade en taxi qui reflète, avec ses temps forts et ses temps faibles, le parcours de six jeunes auteurs à travers un cinéma qui se cherche.

La Presse - Dimanche, 17 novembre 1996

Cosmos

Perreault, Luc

Le beat d'une génération

CENTRE D'INTÉRÊT: Cinéma québécois et canadien-français

Il aurait pu s'appeler Travis comme le héros de *Paris, Texas*. Il s'appelle plutôt Cosmos. Mais, comme l'autre, cet homme voyage. À sa façon. Cosmos est un chauffeur de taxi. D'origine grecque et ukrainienne mêlée. J'aime bien le nom de l'acteur qui tient ce rôle. Il s'agit d'un certain Igor Ovadis. Ça rime avec *Quo Vadis*. Où va Cosmos? C'est la question que tout le monde se pose.

La trajectoire de ce film ressemble un peu à celle d'une poule à qui on viendrait de couper la tête : elle vole dans toutes les directions. Six jeunes réalisateurs - trois gars, trois filles - se sont mis ensemble pour raconter des histoires, leurs histoires. **Cela donne un film éclaté mais pas nécessairement pété, quelquefois irritant, parfois passionnant.**

Il y a d'abord Cosmos au volant de son taxi où la plupart des personnages du film vont venir faire leur petit tour. On

retrouvera Cosmos à la fin, pas très chanceux. Arto Paragamian a bien saisi le désarroi de cet immigrant qui vit dans son auto et dont le vol de son gagne-pain signale la tragédie, à la façon des Grecs de l'Antiquité ou des Italiens de Voleur de bicyclette .

Je n'ai pas trop saisi le propos de L'Individu , le segment de Marie-Julie Dallaire. Le réalisateur Marc-André Forcier y apparaît en homme louche qui suit dans le métro un individu (Sébastien Joannette). Jusque-là, ça va. On croise ensuite une agente de location (Élise Guilbault) dont le client se trouve être l'«individu». Ce qu'ils font ensuite n'offre guère d'intérêt. Exemple type du récit qui tourne à vide.

Avec Boost de Manon Briand, ça remonte d'un cran. **On va être témoin de l'angoisse d'un jeune homme (Pascal Contamine)** qui attend les résultats d'examens médicaux, un test du sida, de toute évidence. Sa meilleure amie (Marie-Hélène Montpetit) vient le cueillir dans une minoune pour l'entraîner en balade et lui remonter le moral. Le problème avec Boost , c'est qu'il se situe au début de Cosmos , au moment où l'action piétine encore. Ce sketch dans lequel il ne se passe pas grand-chose fait craindre un moment que Cosmos ne parviendra jamais à démarrer.

Heureusement que Le Technétium de Denis Villeneuve n'est pas loin. Tourné à la manière d'un clip, ce petit flash prend pour cadre les coulisses d'une station hyper branchée où l'on diffuse en direct sur Internet. Un auteur angoissé (David La Haye) s'apprête à accorder une interview. Quand le recherchiste lui indique qu'il s'agit d'une «interview en profondeur de deux minutes», on aura compris que Villeneuve a voulu faire une satire de Musique Plus, un univers, j'imagine, qu'il connaît bien. Très drôle et surtout très juste.

Avec Aurore et Crépuscule de Jennifer Alleyn, on est frappé par l'in vraisemblance de la situation. Il s'agit de la rencontre, le temps d'une soirée, d'un vieil acteur (Gabriel Gascon) et d'une jeune fille (Sarah-Jeanne Salvy). Le dialogue se veut poétique mais le jeu des acteurs paraît très théâtral. Il en résulte un ton déconnecté, plutôt agaçant.

Le meilleur moment, incontestablement, de Cosmos correspond à l'épisode intitulé Jules et Fanny . Il est d'André Turpin qui signe par ailleurs la photo remarquable en noir et blanc. Tout à coup, on a affaire à des personnages en chair et en os, deux ex-amants, l'un plutôt paumé, l'autre du type battante, interprétés respectivement par Alexis Martin et Marie-France Lambert, deux acteurs remarquables de finesse et de présence. Cette histoire de seins gonflés qu'on ne verra jamais sert de prétexte à explorer plusieurs thèmes comme le couple, l'éthique professionnelle, la complicité, le désir. Le choc de ces deux-là va faire des étincelles. C'est aussi le moment le plus comique du film.

Avec son petit côté brouillon et ses instants de grâce, Cosmos , mieux que Zigrail mais dans le sillon d'Eldorado , permet de sentir le beat d'une génération. C'est déjà en soi un exploit.

COSMOS, de Jennifer Alleyn, Manon Briand, Marie-Julie Dallaire, Arto Paragamian, André Turpin et Denis Villeneuve. Producteur : Roger Frappier. Images : André Turpin. Avec David La Haye, Audrey Benoît, Marie-Hélène Montpetit, **Pascal Contamine**, Sébastien Joannette, Marie-France Lambert, Alexis Martin, Sarah-Jeanne Salvy, Gabriel Gascon, Igor Ovadis, Marc Jeanty.

Le Soleil - Samedi, 16 novembre 1996

«Cosmos»

Tremblay, Régis

Cinéma québécois et canadien-français

L'entreprise aurait pu se révéler casse-gueule, pour ne pas dire casse-film! Six jeunes cinéastes, avec chacun son scénario, son monde, son cosmos, tout cela dans un montage non pas parallèle, mais entremêlé. **Surprise! Cosmos est un polyfilm d'une remarquable harmonie de ton, enrichie d'une belle palette de nuances.**

Le noir et blanc constitue certes une sorte de mortier, dans cette imbrication de scènes éclatées. De surcroît, le chauffeur de taxi, le bien nommé Cosmos, se promène d'une histoire à l'autre, faisant le lien entre des personnages qui ne se connaîtront jamais ; sage et bienveillant, il rappelle vaguement l'ange des Ailes du désir. Mais la logique

du film réside ailleurs...

Le premier fil conducteur de ce câble laser à six brins est celui de Manon Briand, avec Boost. Yannie (Marie-Hélène Montpetit) ne parvient pas à faire démarrer sa minoune décapotable, mais providentiellement, Cosmos (Igor Ovadis) passe par là et fait démarrer le film. **Yannie va cueillir un ami homosexuel, qui attend le résultat de son test de sida. Hasard troublant, ce Joël est joué par Pascal... Contamine.**

Il craint le résultat: «Je suis sûr que je l'ai!» Aveu d'une conduite suicidaire et meurtrière. «J'ai pas besoin de le savoir!» Sa qualité de vie exige qu'il ne se soucie pas de propager la mort. Exemple très actuel de l'égoïsme absolu du sexe sauvage. **Épisode très fort, traité avec doigté: un trait noir dessiné avec des gants blancs.**

Rats des villes

Une histoire de seins. Voilà à quoi se résume le sketch truculent, et parfois succulent, qui se déroule entre Jules et Fanny (Alexis Martin, Marie-France Lambert). Signé André Turpin, ce dialogue théâtral est un affrontement cordial entre les ex-amants. Cette rencontre fortuite se double d'une coïncidence extraordinaire: Jules, qui parle le langage des sourds-muets, a pour cliente une femme qui doit faire face en cour à une avocate qui n'est autre que Fanny.

Devant l'intérêt sexuel que lui porte Jules, Fanny s'offre à lui, à condition qu'il trahisse sa cliente. Le dénouement est imprévisible, puisque Jules est un homme de principes, mais il est aussi plein de désirs. Une amusante joute verbale qui en dit long sur les prostitutions modernes.

Plus insaisissable est cet Individu (Sébastien Joannette), mis en scène par Marie-Julie Dallaire. A-t-il agressé cette fille portée disparue? Flou esthétique, brouillard dramatique. Photographie en sous-sol digne d'une exposition. En filigrane, les vices urbains et leurs alibis en béton.

Clinquant et légèreté

Plus explicite est Le technétium de Denis Villeneuve. Un jeune cinéaste (David La Haye) meurt de trac à l'idée d'expliquer son film à la télé, dans un studio évoquant Musique Plus. Là, tout n'est que mode et fixatif, bruit, clinquant et vacuité. Sujet de l'entrevue: sa coiffure. Où il est démontré que chez ces ultra-branchés, le dessus du crâne compte plus que son contenu. Le sketch le plus féroce.

Aurore et Crépuscule, c'est un peu Nelly et Monsieur Arnaud, version Jennifer Alleyn. Brève rencontre entre l'inconsistante Sarah-Jeanne Salvy et le rassurant Gabriel Gascon: le roseau et le chêne. Atmosphère à la Robert Doisneau. Un intermède romantique, du moins en apparence, où le diable pointe le bout de sa queue. Les gentilles petites filles ne sont pas forcément innocentes.

Retour à Cosmos, qui cause philosophie avec Janvier, son pote haïtien (Marc Jeanty), sous le regard d'Arto Paragamian. L'agriculture est-elle bien le début de la décadence, puisqu'elle a amené le surpeuplement... et la promiscuité des villes? Les savants affirment que soumis à une forte promiscuité, les rats de laboratoire développent toutes sortes de déviances sexuelles. Les grandes villes seraient-elles toutes des «Ratopolis»? (titre d'un documentaire terriblement instructif)

Nous y voici : toutes ces scènes de rue, de métro, de bar, de café, de billard et d'hôtel ne mettent en scène des citadins que pour décrire leur ville. Post-moderne, pauvre, désœuvrée, grise, sans visage, ni française, ni anglaise, Montréal sature chaque image de son spleen culturel. Un polyptique troublant, parce que réussi.

*** Cosmos. Film à sketches réalisé par Manon Briand, André Turpin, Marie-Julie Dallaire, Denis Villeneuve, Jennifer Alleyn, Arto Paragamian. Dir. phot.: André Turpin. Mont.: Richard Comeau. Avec Marie-Hélène Montpetit, **Pascal Contamine**, Marie-France Lambert, Alexis Martin, Sébastien Joannette, David La Haye, Carl Alacchi, Audrey Benoît, Sarah-Jeanne Salvy, Gabriel Gascon, Igor Ovadis, Marc Jeanty. Québec -1996. Au Clap.

Voir - 31 octobre 1996

Cosmos

Privet, Georges

CENTRE D'INTÉRÊT: Réalisateurs; Cinéma québécois et canadien-français

Créatif et obstiné, Roger Frappier a produit Cosmos, réalisé par six jeunes cinéastes. Une nouvelle étape pour le producteur du Déclin, de Jésus de Montréal et d'Un zoo la nuit? Rencontre avec un homme lucide et encore passionné.

Roger Frappier a longtemps hésité avant d'accepter de nous rencontrer pour discuter de Cosmos - un film collectif pour lequel il a réuni six jeunes cinéastes autour d'une journée dans la vie d'un chauffeur de taxi. Pourquoi? **Tout simplement parce que le producteur du Déclin de l'empire américain, de Jésus de Montréal et d'Un zoo la nuit ne voulait pas voler la vedette aux six cinéastes qu'il a rassemblés.** On le comprend aisément, du reste: les six auteurs de Cosmos (Jennifer Alleyn, Manon Briand, Marie-Julie Dallaire, Arto Paragamian, André Turpin et Denis Villeneuve) méritent amplement que les médias se penchent sur leur oeuvre. Il nous semblait toutefois aussi intéressant d'essayer de comprendre ce qui avait poussé l'un des plus grands producteurs au Québec à se tourner aujourd'hui vers la nouvelle génération. De voir quel rôle pouvait bien jouer un «petit film» comme celui-ci dans le parcours de Frappier. Et de parler de l'avenir de notre cinéma avec l'un des rares producteurs au Québec à avoir tenté de faire le pont entre l'industrie et la relève.

Ce n'est donc qu'après avoir eu la bénédiction de ses six protégés que Roger Frappier a accepté de nous rencontrer. Chaleureux, décontracté et souriant, le producteur de 51 ans était pourtant au milieu d'une activité intense. Après avoir retouché la veille le générique de Cosmos, et passé une partie de la nuit sur le plateau de La Comtesse de Baton Rouge (le prochain film de Marc-André Forcier), il s'apprêtait à s'envoler au Festival de Blois (où une rétrospective lui était consacrée), avant de partir en Louisiane avec l'équipe de Forcier, puis pour Rouyn-Noranda, où Cosmos allait être présenté. Il lui restait toutefois assez d'énergie pour se souvenir avec enthousiasme de la genèse de son nouveau long-métrage. «À l'origine de Cosmos, il y avait d'abord la volonté de m'approcher d'une génération de cinéastes que je ne connaissais pas. La Cinémathèque québécoise organisait à l'époque, à l'Institut-Goethe, des programmes de courts-métrages auxquels j'ai commencé à assister. Et là, je me suis dit: «Tant qu'à rencontrer des jeunes et à travailler seulement avec un, autant en prendre plusieurs et les réunir dans le même film.» Là, j'ai eu très vite l'idée d'un film collectif dont le lien serait un chauffeur de taxi. J'ai alors rencontré, au début décembre, André, Manon et Arto, puis Jennifer, Marie-Julie et Denis. On a commencé à se réunir à partir de la mi-décembre, et on a terminé l'écriture vers la mi-février.»

Portrait de groupe

Pourquoi Roger Frappier s'est-il tourné vers la relève à ce moment précis de sa carrière? Pour le producteur, la réponse est simple: «Il faut se souvenir que l'hiver dernier était épouvantable au niveau de la production. On attendait tous le rapport Juneau; les rumeurs disaient qu'il n'y avait plus d'argent pour l'audio-visuel, que Radio-Canada était sur le point de fermer et les gens de Téléfilm nous avaient avertis qu'ils n'étudieraient aucun nouveau projet avant le 1er avril... Faire Cosmos - un film de jeunes, à petit budget - à cette période-là, c'était presque faire un film de survie. Et ça a été la chose qui m'a permis - personnellement et cinématographiquement - de passer à travers l'hiver; de dire: «Oui, le cinéma est encore possible. Oui, c'est encore agréable de travailler avec du monde et de faire des choses qu'on aime.»»

Producteur passionné, créatif et impliqué, Frappier affirme avoir besoin d'admirer les gens avec lesquels il travaille. Entré dans le métier comme monteur et réalisateur (on lui doit, entre autres, des documentaires sur Miron et Xenakis), Frappier a toujours défendu le cinéma d'auteur avec conviction et énergie; admirant également, et pour des raisons opposées, deux producteurs on ne peut plus différents: Pierre Braunberger, le vieux bonze derrière plusieurs films de la Nouvelle Vague, et Irving Thalberg, le jeune prodige mythique de la production hollywoodienne. Il n'était toutefois pas évident, au départ, que Frappier puisse travailler harmonieusement avec six cinéastes d'une autre génération. Des cinéastes aussi différents que Jennifer Alleyn (Les Enfants de Sherfferville), Manon Briand (Les Sauf-conduits), Marie-Julie Dallaire (Jaune d'oeuf), Arto Paragamian (Because Why), André Turpin (Zigrail) et Denis Villeneuve (REW FFWD). «Au début, explique Frappier, il y avait même des gens qui me disaient: «Tu sais

pas dans quoi tu t'embarques avec six cinéastes.» Mais tout le monde s'est bien entendu, et ils ont formé une équipe formidable.»

Au départ, Frappier n'impose que deux règles aux jeunes réalisateurs: écrire en fonction de deux acteurs principaux, et compléter leur film en cinq jours de tournage. Règles draconiennes qui ont, en retour, l'avantage de garantir que le film se tournera librement, en noir et blanc, avec un budget très modeste de 850 000 \$. Budget qui passera toutefois à un million, la veille du tournage, lorsque Frappier décidera que les tests décevants du gonflage du Super 16 mm noir et blanc justifient la dépense additionnelle de passer (à douze heures d'avis!) au 35 mm. Pour Frappier - dont c'est la première production en noir et blanc - , cette décision était cruciale. «On a choisi le noir et blanc pour deux raisons: d'abord pour sa beauté d'évocation réelle (d'où l'importance d'une image parfaite), mais aussi pour son pouvoir d'unification certain. En effet, le noir et blanc réglait d'un seul coup les problèmes d'harmonisation de styles, de couleurs, de décors. Et c'était un avantage dans la mesure où les cinéastes de la nouvelle génération n'ont pas une facture, un ton ou un style uniformes. Ils s'assument beaucoup plus tôt, se démarquent plus vite les uns des autres et imposent rapidement leur style, leur regard, leur ton...»

De fait, le noir et blanc prête à Cosmos la facture élégante d'un film éclaté mais cohérent, fragmenté mais harmonieux. D'abord conçu comme un film à sketches classique, déclinant dans l'ordre six histoires séparées, Cosmos est devenu au montage (supervisé par Richard Comeau) une oeuvre collective où les histoires s'entremêlent constamment. Ainsi, nous retrouvons dans la journée chargée de Cosmos, un chauffeur de taxi sympathique, six tandems de personnages venus d'autant de récits: Denis Villeneuve suit un cinéaste nerveux (David La Haye) qui va présenter son film à l'animatrice branchée d'une télé genre MusiquePlus (Audrey Benoit); **Manon Briand accompagne une jeune femme (Marie-Hélène Montpetit) qui passe la journée avec un ami (Pascal Contamine) qui craint d'être séropositif**; Marie-Julie Dallaire vadrouille avec un tueur en série (Sébastien Joannette) qui traque celle qui sera peut-être sa prochaine victime (Élise Guilbault); André Turpin suit une avocate (Marie-France Lambert) qui retrouve brièvement son ex (Alexis Martin) le temps d'un curieux négoce sexuel; Jennifer Alayn suit une jeune amoureuse déçue (Sarah-Jeanne Salvy) qui rencontre un vieil amoureux philosophe (Gabriel Gascon); et Arto Paragamian accompagne Cosmos (Igor Ovadis) et un ami (Marc Jeanty) alors qu'ils poursuivent deux hommes qui finissent par voler son taxi...

En route, Cosmos brosse un portrait tonique, léger et rafraîchissant d'une ville, d'une époque et d'une génération. Une génération qui semble ici partagée entre l'inquiétude et le goût de vivre, la bougeotte et l'attente. Pour Roger Frappier (qui a adoré son expérience) le plus grand plaisir de Cosmos était justement de donner aux jeunes les moyens de combattre cette attente. «La chose la plus merveilleuse, c'était de pouvoir leur enlever leur scepticisme, de pouvoir leur dire: «Oui, on va faire le film, oui, on va pouvoir tourner.» On voit que c'est une chose à laquelle ils ne sont pas habitués.» Et pour cause: Frappier sait mieux que quiconque que le cinéma québécois traverse une grave crise en ce moment. «Une crise qui n'est pas liée aux idées, mais aux moyens nécessaires pour les réaliser. On a ici plusieurs cinéastes qui ont du talent, une vision personnelle et des idées, mais auxquels on ne donne plus les moyens de travailler dans la continuité; des gens qui tournent une fois tous les quatre ans, ce qui est parfaitement absurde... Personnellement, je fais aujourd'hui des films avec beaucoup moins d'argent que quand je produisais Un zoo la nuit, Jésus de Montréal ou Ding et Dong, le film. J'ai fait Sous-sol pour un budget de deux millions, alors que j'avais fait - neuf ans auparavant! - Un zoo la nuit avec 1 900 000 \$. Et Un zoo la nuit était un film contemporain alors que Sous-sol est un film d'époque... Alors, quand on n'a plus les moyens - et on ne semble pas les avoir en ce moment - il faut essayer de faire autrement. Et je pense que pour faire autrement, il faut se tourner vers les cinéastes de la nouvelle génération...»

La couleur de l'argent

Il faut dire que Roger Frappier se retrouve aujourd'hui - comme l'ensemble de notre cinéma - dans une position assez paradoxale. Défenseur du cinéma d'auteur, dans un système de plus en plus obsédé par la rentabilité, il a accumulé une liste unique de succès, sans jouir pour autant de plus de liberté. «En fait, j'ai beaucoup moins de liberté aujourd'hui qu'à l'époque du Déclin, d'Anne Trister ou d'Un zoo la nuit. À mesure que mon expérience s'accroît, ma liberté s'amenuise. Et ça, c'est un peu déprimant... Ça m'a pris trois semaines pour financer Le Déclin, il y a dix ans. Ça me prend, aujourd'hui, un an pour financer le prochain Forcier. Avant, le financement occupait peut-être 30 % de mon temps; aujourd'hui, il en occupe peut-être 70 %...»

Pour Frappier, le problème est évident: «L'intervention de plus en plus grande des institutions, à tous les niveaux, et l'obsession de maximiser à tout prix le retour du box-office, font qu'il est devenu si long et si difficile de financer un film que notre cinéma ne prend plus de risques. Et c'est pour ça qu'il est moins intéressant aujourd'hui qu'auaparavant.» Frappier impute une grosse partie du problème à ce qu'il appelle la «miniaturisation» des budgets. «La volonté de rogner sur tous les budgets pour produire un film de plus par année est directement responsable de l'état dans lequel on est. Tant qu'on ne comprendra pas qu'il faut qu'il y ait des budgets de plus grande envergure - disons quatre ou cinq millions de dollars - il nous sera de plus en plus difficile de faire le poids sur la scène mondiale. Le Huitième Jour, de Jaco Van Dormael, a coûté quatorze millions, et a pris 90 jours de tournage. Quand nous, à côté, on fait un film à 3,500,000\$ en 30 jours, je nous considère un peu héroïques. Du reste, on ne pourrait plus faire, aujourd'hui, un film comme Kamouraska, par exemple. Et il y a quelque chose d'assez angoissant à penser qu'on ne pourrait plus faire aujourd'hui les films qui sont devenus les grands succès du cinéma québécois.»

Dans un tel contexte, un projet comme Cosmos est un peu un moyen de faire contre mauvaise fortune, bon coeur; d'essayer de produire un peu plus avec beaucoup moins; de mettre le pied à l'étrier d'une nouvelle génération, tout en essayant de faire des films différents avec d'autres méthodes. Seul l'avenir dira si les réalisateurs de Cosmos pourront trouver - comme Frappier l'espère - les moyens de poursuivre leur travail. Pour l'heure, André Turpin, Marie-Julie Dallaire et Jennifer Alleyn se sont joints à l'équipe du film de Forcier. Et Frappier a présentement des projets en développement avec d'autres jeunes, dont Denis Villeneuve et Manon Briand. Reste à voir jusqu'où Cosmos amènera ses six passagers, et si d'autres producteurs imiteront Roger Frappier. En attendant, ce petit film rafraîchissant, éclaté et sympathique témoigne du cheminement d'une industrie où les vieux routiers et les jeunes cinéastes partagent le même taxi; naviguant à vue dans un cinéma qui continue de se chercher, sans jamais se donner vraiment les moyens de se trouver.

Le Soleil - Lundi, 22 juillet 1996

Il y a bien une source aux Roy Dupuis, Sophie Lorain et autres comédiens de la relève

CENTRE D'INTÉRÊT: Théâtre québécois et canadien-français; Acteurs, dramaturges, etc.

D'où viennent les jeunes comédiennes et comédiens que l'on découvre chaque année sur nos scènes, au petit et au grand écran? Des différentes écoles de théâtre de la province, direz-vous. Bien sûr! Mais, comme dans tout autre domaine, leur diplôme ne constitue nullement une garantie d'embauche.

Les finissants des écoles de théâtre doivent d'abord se faire voir, se faire entendre, se faire remarquer des agents d'artistes, des directeurs de casting, des directeurs de théâtre, des metteurs en scène, des cinéastes, des réalisateurs de télévision...

Simple? Pas vraiment. Il est d'ailleurs heureux que les finissants des écoles de théâtre et les comédiens autodidactes puissent compter, depuis onze ans, sur le tremplin que leur offrent les Auditions Générales du Théâtre de Quat'Sous.

Chaque année, pendant trois jours, des dizaines de jeunes comédiens nouvellement confrontés à la vraie vie, au marché du travail, ont donc rendez-vous sur la scène du petit théâtre de l'avenue des Pins à Montréal.

S'y préparant depuis un an et plus, tous ces jeunes sont tiraillés entre leurs espoirs et leur nervosité. Ils sont conscients de l'importance de leur prestation de quelques minutes qui peut, dès la sortie de l'école, leur ouvrir les portes du métier où ils veulent faire carrière.

Depuis mai 1986, des centaines de jeunes sont sortis des Auditions générales du Quat'Sous, encore inconnus, mais sur une voie qui leur permettrait de bientôt révéler leur talent au public.

Parmi tous ces jeunes : Élise Guilbault, Charlotte Laurier, Brigitte Morel, Geneviève Rioux, Céline Bonnier, Marie-Josée Caya, Nathalie Gadouas, Jean L'Italien, Sophie Lorain, Jacques Lussier, Brigitte Paquette, Marie-Renée Patry, Adèle Reinhardt, Patricia Tulasne, David La Haye, Nadia Paradis, Luc Picard, Mario St-Amand, Geneviève Brouillette, Isabelle Cyr, James Hyndman, Nathalie Mallette, Marie-Chantal Perron, André Robitaille, Robert

Brouillette, Benoit Brière, Macha Limonchik, Tony Conte, Patrice Godin, Manon Miclette, Serge Postigo, Isabel Richer, Isabelle Brouillette, **Pascal Contamine...**

Un pont

À l'automne 1985, Louise Latraverse, Pierre Bernard et Benoît Mailloux furent à l'origine du projet qui devait établir un pont entre l'école et le métier pour les jeunes interprètes. Pierre Bernard souhaitait rassembler les jeunes interprètes sans emploi et les employeurs potentiels dans un même lieu.

«Soixante-quinze personnes sortent des écoles de théâtre à chaque année et, en dehors des rares professionnels qui se déplacent pour les voir dans leurs spectacles de fin d'année dans les écoles, personne ne les voit, ni ne les entend», déplorait-il.

Secondé par Andrée Lachapelle et Suzanne Léveillé, Pierre Bernard lançait donc, au printemps 1986, ces premières «Auditions Générales», auxquelles s'inscrivaient notamment deux jeunes acteurs qui ne demeureraient pas longtemps inconnus: Sylvie Drapeau et Roy Dupuis.

La Presse - Mercredi, 13 mars 1996

Grimaldi, Francine

Une journée dans la vie d'un chauffeur de taxi : six films

Avant mon départ en vacances, je vous ai annoncé la nouvelle production de MAX Films, un film à sketches : six aventures urbaines au fil d'une même journée dans la vie de Cosmos, un Grec, chauffeur de taxi à Montréal.

Les six jeunes réalisateurs et scénaristes ont maintenant presque complété leur distribution et je vous la donne en mille! Enfin, les principaux, à l'exception du rôle-titre. Le réalisateur, Arto Paragamian (Because Why) pas encore choisi...David La Haye, Stéphan Cloutier et Audrey Benoît (en animatrice-intervieweuse) dans LeTechnétium de Denis Villeneuve... **Marie-Hélène Montpetit et Pascal Contamine dans Boost de Manon Briand...** André Turpin (Zigrail) tournera Jules et Fanny avec Alexis Martin et Marie-France Lambert, ainsi que Stéphane Crête!... Sébastien Joannette sera Monsieur tout l'monde devant la vendeuse, Mireille Nagar. Un film de Marie-Julie Dallaire... Finalement Aurore et Crépuscule de Jennifer Alleyn réunira la jeune Sarah-Jeanne Salvy et le vétéran Gabriel Gascon!

C'est merveilleux de retrouver dans un film noir et blanc de moins d'un million autant de noms connus. Le producteur Roger Frappier est ravi et René Malo aussi puisqu'il vient d'accepter d'assurer la distribution de Cosmos en salles par Malofilms.